

# le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL

ABONNEMENTS D'UN AN :

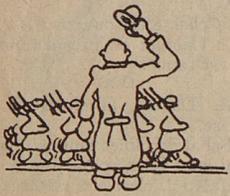
Belgique . . . . . 45 fr.  
Congo . . . . . 60 fr.  
Etranger . . . . . 60 ou 75 fr.  
C. Ch. Post. 2853-74

Directeur : PIERRE FONTAINE  
Rédaction - Administration :  
12, rue des Colonies, 12  
BRUXELLES  
Tél. 12.44.14

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

MAIS TOUT EST RELATIF !

## EINSTEIN revu et corrigé



M. le Professeur Einstein vient de faire une petite déclaration qui, bien qu'elle tienne en quinze lignes, bouleverse le monde, et il y a de quoi.

M. le Professeur Einstein a dit, en ordre principal : « Si j'étais Belge ou Français je ne refuserais pas le service militaire, dans les circonstances actuelles ».

Il a dit ça en quinze lignes. Quinze ans après la guerre. En soi, c'est sans importance : M. Neuray depuis longtemps dit la même chose et en quinze cents articles. Personne n'y a jamais pris garde.

Mais tout est relatif. Et venant de M. Einstein ce propos est inquiétant. Tellement que, si l'on n'y veillait, tous les penseurs du monde, par l'unique grâce de ces quinze lignes, passeraient bientôt pour des mabouls : vos partisans, Einstein, qui, aujourd'hui, sont contre vous ; vos adversaires, Einstein, qui, aujourd'hui, sont avec vous.

Un tel renversement vaudrait que l'on s'explique un peu. Mais il semble bien que M. Einstein n'y ait nullement songé. Il a dit sa pensée : quinze lignes, et puis bonsoir.

Bonsoir à tous les pacifistes qui tenaient de lui, Einstein, que la guerre est un crime ; qu'il faut la combattre autrement que par les armes et ailleurs qu'aux frontières.

Bonsoir à tous les militants emprisonnés, matraqués, salis ou bafoués pour avoir pratiqué la doctrine Einsteinienne.

Bonsoir à tous les idéalistes qui, forts de la parole du maître, croyaient savoir ce que peut une conscience.

Tout ça en quinze lignes, vraiment c'est un peu bref.

000

Certes, nous savons que M. le Professeur est fort occupé en ce moment. Les agences photographiques ont transmis son image à tous les quotidiens : on le voit dans un parc d'Angleterre, assis sur un tronc d'arbre, et faisant des calculs. Devant lui, le photographe. Derrière, à ses côtés et tout autour d'attentifs policiers et des dames belliqueuses pointant des carabines pour le garder d'éventuelles attaques.

Mais qui craint-il, au vrai, le professeur Einstein ? Les émissaires d'Hitler ou bien les pacifistes qu'il a si bien trahis ?

Ceux-ci, croyez-le, Einstein, n'iront plus jusqu'à vous. Quant à Hitler il n'aurait garde aujourd'hui de vouloir vous atteindre : car voilà que vous parlez comme lui. En engageant les pays latins à s'armer d'outrance vous justifiez magnifiquement sa propre politique. Ainsi vous avez bien mérité de ce qu'on nomme la patrie : la Belgique, la France, l'Allemagne, M. Schneider et M. Krupp, la démocratie, le droit et la civilisation. Vous avez bien mérité de toutes les patries et de tous les bobards, sauf de l'humanité.

000

Et si pourtant on s'expliquait ?

Il y a deux choses à expliquer : pourquoi Einstein vient de changer de monture ; pourquoi les pacifistes conscients et conséquents feront bien de ne pas le suivre en ses nouveaux pacages.

Pour ce qui est de l'évolution d'Einstein, gardons-nous de toutes hypothèses. Sans doute le savant voudra-t-il, quelque jour, s'en expliquer lui-même autrement qu'en quinze lignes et ce jour-là dissiper l'impression commune à beaucoup que c'est par peur, par vieillissement, par lassitude, par un souci de self-défense, par réaction contre l'antisémitisme, par haine du barbare qu'il barbarise à son tour. Donc attendons le nouveau manifeste, revu et corrigé, en deux tomes contradictoires : à l'usage, l'un, des latins et, l'autre, des germains.

Mais pour ce qui est de l'attitude à prendre par les pacifistes, il ne paraît pas qu'elle doive changer pour autant.

De quoi s'agit-il ? De supprimer la guerre.

Comment supprimer la guerre : en ne la faisant plus, d'une part, en construisant la paix, d'autre part.

Faire la guerre ou ne pas la faire, c'est l'œuvre du populo.

Faire la paix et la défaite, c'est l'œuvre des gouvernements.

Le populo peut s'opposer à la guerre : en pratiquant l'objection de conscience, en dénonçant l'indignité de la guerre, en jurant de la transformer en guerre civile.

(Suite en page 6.)  
Pierre FONTAINE.

Ces petits messieurs d'„Action Française”



— C'est 200 francs qu'elle lui donnait par jour. Vraiment, t'es loin du compte !

## Une sacrée concurrence

MM. Dranem, Garat et Chevalier n'ont qu'à bien se tenir. A l'heure où il est si difficile de garder la vedette, voici qu'une étoile nouvelle se lève au firmament du septième art.

Et quelle étoile ! Il s'agit en effet de Sa Sainteté Pie XI.

Déjà le Pape avait fait ses débuts au cinéma dans de courtes bandes où on l'avait fort remarqué. Mais cette fois c'est beaucoup mieux : c'est tout un film consacré au Saint-Père et aux merveilles du Vatican.

Les notes publicitaires prennent même le souci de nous en informer :

« Le Saint Père apparaît dans toutes les grandes parties, dans sa noble figure et sa grandeur. »

« Le Saint Père lui-même a vivement recommandé la création de ce film et conseille très fortement à tous les catholiques d'aller le voir. »

Ceci ne doit pas empêcher, bien entendu, les incroyants d'y aller voir aussi. D'autant qu'il s'agit d'un film sonore et parlant

et que rien ne dit que le spectateur ne reçoive pas en prime, à chaque séance, 300 jours d'indulgence.

Il ne faut pas manquer ça. Et quand le film sera à Bruxelles (il est à Bordeaux pour l'instant) nous vous en aviserons, avec le doux espoir que Sa Sainteté nous payera de cette gentillesse en nous envoyant sa photo.

Déjà l'on imagine les images papales glissées aux vitrines des fleuristes, des couturiers et des lingères, parmi d'autres vedettes : Joséphine Baker, la princesse Astrid, Raimu ou Milton. Avec, sans doute, une dédicace : « Le Saint Père porte des bas de la Maison X. Ils sont inégalables. »

Quand on fait de la publicité, on n'en saurait trop faire ; et il n'est pas de petits profits.

C'est pourquoi toutes les vedettes sonores, dansantes et parlantes n'ont plus qu'à bien se tenir. Et les acteurs du « Chemin du Paradis » auront à s'incliner devant cette nouvelle vedette du septième art qui montrera mieux qu'eux le chemin du septième ciel. Bubulus BUBB.

## Les apparitions du diable A BRUXELLES

Ce ne serait pas une fumisterie

Attendons les révélations...

Nous avons relaté, la semaine dernière, le cas étrange d'un de nos lecteurs, collaborateur occasionnel du journal, à qui le Diable est apparu vendredi 8 septembre, à 11 h. 30 du soir, dans une des allées du Bois de la Cambre.

Nous posions la question : Fumisterie ? et annonçons une enquête. Cette enquête a lieu, elle se poursuit. La semaine prochaine nous en publierons les

éléments essentiels.

Toutefois, dès à présent, sans crainte d'erreur, nous pouvons déjà affirmer : Non ! ce n'est pas une fumisterie. Tout faisait prévoir le caractère sérieux de cette apparition : l'honorabilité au dessus de tout soupçon de notre informateur, les détails précis et vérifiables qu'il nous apporta, enfin, chose dont nous n'avons pas parlé la semaine dernière, des témoignages de la plus haute importance.

Notre informateur nous a permis de laisser deviner son identité ; il s'agit de Monsieur F... F..., haut fonctionnaire et, dans une certaine mesure, homme de lettres. Ces précisions suffiront à dissiper les derniers doutes.

Quant aux sceptiques incorrigibles, il nous semble qu'il doit leur suffire d'apprendre que le diable a promis de nouvelles apparitions à des dates et à des endroits déterminés ! Peu soucieux de susciter la curiosité malsaine des foules nous ne révélerons pas ces dates. Il faut que ceux qui mènent l'enquête puissent opérer avec la certitude que rien ne viendra troubler leurs recherches.

Si tout se réalise selon nos espoirs — si certaines paroles qu'il a prononcées sont vraies — nous serons en mesure d'apporter la semaine prochaine à nos lecteurs, des preuves, des documents que nous n'hésitons pas à qualifier de documents massues !

Aujourd'hui, nous nous bornerons à reproduire la lettre pleine d'intérêt que nous écrit un de nos lecteurs, M. J. Damhouder, de Bruges, qui semble être particulièrement au courant de tout ce qui concerne la démonologie et dont les commentaires ne manquent point de pertinence.

Nous lui laissons la parole.

Monsieur le Directeur,

Votre article du 13 septembre relatant une apparition du Diable à Bruxelles ne me laisse pas du tout surpris. Bien au contraire, je m'étonne qu'un événement de cet ordre ait si longtemps tardé à se produire. Permettez-moi toutefois de déplorer un certain ton que vous adoptez pour parler d'un fait aussi grave. C'est votre droit, sans doute, mais je trouve déplaisante cette façon d'écrire. Je déplore aussi que votre destinataire vous ait fourni du Diable une représentation si fantaisiste. Pitooyable est son diable, et c'est ce diable-là que les gens de Bruxelles imaginent quand ils vous lancent le savoureux souhait : « Den Duvel on à nek ! »

Je vous disais que l'événement ne m'étonnait pas. Nous vivons une époque crépusculaire pleine d'indéchiffrables signes et de mauvaise fièvre, une époque d'une température propice aux développements hallucinatoires. Le Démon aime ces atmosphères, il s'y baigne avec délice. Jamais le surnaturel ne s'est si abondamment manifesté. Exemple : les apparitions de la Vierge, par provinces et chefs-lieux de canton. Une fois admises les apparitions divines, rien ne doit empêcher d'admettre leur renversement : les apparitions infernales. Ce qui se passe était iné-



— Alors, vous avez vu ? On va taxer les billards russes. — Très bien. C'est toujours autant de repris aux Soviets !

## SOMMES-NOUS PRÊTS ?

La Belgique en danger -- Schneider vient à son secours !



Dans la série d'articles que j'ai publiés récemment dans le Rouge et le Noir et consacrés à « l'Internationale des Charognards », vous en retrouverez un, spécialement destiné à dénoncer le rôle immonde que joue une certaine presse au service des marchands de canons. Cet article a paru le 12 juillet 1933. J'y disais entre autres :

« Le Temps a été racheté il y a un an par Schneider. Egalement le Journal des Débats... Non contents de s'assurer un contrôle efficace sur la presse de leur propre pays, les charognards français ont étendu leur influence sur certains journaux étrangers. Ainsi du Journal de Genève. Ainsi, si je puis m'en référer à des articles parus dans Le Peuple et Réalités, de quatre feuilles belges contrôlées par un consortium où M. Walter Sethe joue le rôle principal. M. Walter Sethe derrière qui se profile l'ombre du sinistre Schneider. Ces journaux ainsi dénoncés sont l'Indépendance Belge, l'Etoile Belge, Neptune et le Moniteur des Intérêts Matériels.

Quatre journaux qui, si les accusations portées contre eux sont exactes, entameront sans doute bientôt une campagne : Sommes-nous prêts ? Et qui réclameront plus de forts, plus d'avions, plus de canons, plus de mitrailleuses... que M. Schneider nous fournira évidemment ! »

Je ne croyais pas si bien dire. Cette campagne de presse est là. L'Indépendance et l'Etoile Belge s'en donnent à cœur joie ; régulièrement nous y lisons des articles dont les titres sont aussi suggestifs que ceux-ci : « La Belgique en Danger », « Pourquoi la Frontière n'est pas défendue »,

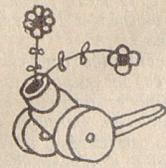
Et voici qu'hier l'Indépendance Belge non satisfaite de ces articles « à sens unique » passe en première page un énorme placard qui dit à peu près ceci : « Ne pas fournir au gouvernement les moyens de réaliser complètement les travaux de défense de la frontière : c'est laisser détruire Verviers, c'est abandonner à l'ennemi un arrondissement de 241.230 habitants, c'est la destruction des trois cinquièmes de l'industrie textile, c'est l'anéantissement de plusieurs milliards. Laissera-t-on commettre ce crime ? »

Cette fois, c'en est assez ! C'en est assez parce que nous avons l'expérience de campagnes semblables menées par les munitionnaires dans la presse étrangère. Parce que de telles campagnes alarmistes sont devenues classiques et puent le charognard...

Ce chantage exercé sur le pays, sur le gouvernement nous l'avons vu pratiquer naguère en Roumanie où avec ensemble les journaux ont mis fin à leur offensive de la peur, le jour où Skoda et Schneider obtinrent une commande de plusieurs milliards. Nous l'avons vu opérer, ce chantage, avant la guerre déjà, en France et en Allemagne. Et il faut que ce chantage cesse. A quoi veut-il aboutir ? A extraire de la caisse publique quelques centaines de millions qui serviront à payer les commandes passées à M. Schneider et à la « Schwerindustrie » belge.

A saigner notre pays déjà saigné à blanc, ce pays qui n'a plus d'argent pour les vieillards, pour les chômeurs, pour ses savants, pour ses artistes, ce pays dont le budget des armements a plus que doublé ces dernières années. Voilà le but. Et ce but est atteint puisqu'on annonce que sur le récent emprunt de 1 milliard 500 millions, on prélèvera 600 à 700 millions pour les fortifications de l'Est. Sept cent millions à ajouter aux milliards déjà engloutis !

Aussi bien ne s'agissait-il pas ici de faire chanter un simulacre de gouvernement mais l'opinion publique qui malgré tout est pu s'indigner qu'en cette heure calamiteuse où des centaines de milliers de pauvres ont faim on jette des milliards dans les coffres des marchands de canon. Et une nouvelle fois nous po-



sons la question : Oui ou non, l'Indépendance Belge et l'Etoile Belge sont-elles directement ou indirectement contrôlées par Schneider et les métallurgistes belges ?

Si ces faits sont exacts — que nous sachions ils ne furent point démentis — à quoi attribuer que la presse honnête n'ait encore dénoncé comme il convient une campagne dont on devine trop facilement les mobiles et les initiateurs ?

Ce silence est inexcusable. Il faut que l'opinion publique soit fixée quant aux origines de ces manœuvres, quant au sérieux de ces articles alarmistes. Il faut marquer ces gens au fer rouge. Une fois pour toutes, il faut rendre leur vilaine besogne impossible.

Et que demain, quiconque lit dans ces feuilles « belges » un article « la Belgique en danger », sache que c'est le trésor public qui est en danger, menacé grandement par Schneider et les laquais qui l'aident dans sa triste besogne.

Mil ZANKIN.

ritable, attendu par les autorités ecclésiastiques qui savent à quoi s'en tenir. Pourtant ces autorités garderont le silence, comme elles le gardent chaque fois qu'un incident maléfique se commet, se contentant d'envoyer un exorciseur s'il y a menace de scandale. L'Eglise ne veut pas d'affaires, pas plus avec le Diable qu'avec Dieu. Pour ma part, catholique en disponibilité, je veux dire en attente et espoir d'un clergé plus digne de sa mission spirituelle et non voué aux basses œuvres électorales, je ne vous cache pas que je crois à la réalité de cette apparition. Fumisterie? dites-vous... Qui veut-on mystifier?... Vous savez bien qu'il n'y a pas de quoi rire, et que tous, y compris les anticléricaux les plus jarouches, redoutent la toute puissance de Satan. Le mouernisme des idées, l'instruction obligatoire et tout le reste n'ont aboli aucune des formes de la terreur superstitieuse. Il existe, tout autant que naguère, des sorciers, nécromans, cabalistes, guérisseurs, magies, voyants, possédés, porteurs d'amulettes, buveurs de philtres, sociétés secrètes, prêtres damnés, moines bourrus, lycanthropes... Evidemment, le grand public reste fidèle à l'image d'un diable académique, méphisto d'opéra ou de music-hall, tintumaresque, turlupinateur, mauvais coucheur et adorant le bric-à-brac des prestidigitateurs; bref, le Diable conformiste, aussi conformiste dans son genre Chaliapine que l'est au rayon supérieur le Sacré-Coeur à 17 fr. 50 en vente dans les bazars religieux. A cause de cette accoutumance, la foule n' imagine le Malin que dans cet accoutrement périmé et reste incapable de le reconnaître dans ses incarnations contemporaines. Et cependant, il est parmi nous!

Si la Vierge Marie, pour apparaître, ne varie guère son uniforme, le Diable a pour lui des ressources infinies. Relations, en effet, ce qu'écrivent de ses métamorphoses, effarantes en vérité, des auteurs illustres tels que Jehan Bodin, dans le Fléau des Démones et des Sorciers; le Jésuite Delrio dans ses Recherches Magiques! Pierre Delancre, dans son fameux Traité de l'Inconstance des Mauvais Anges et Démones; et, enfin, Jean Wierus, élève d'Agrippa, dans sa Pseudomonarchia Diabolica.

L'esprit le plus sceptique en reste bouleversé. Satan peut, par un simple effet de sa volonté, devenir atome, vapeur, solide, liquide, minéral, végétal, animal ou humain, et de l'humain adopter tous les visages, les formes, les aspects, les conditions, les habits. Doué d'ubiquité, il peut être en même temps et en divers lieux identifié dans un poète surréaliste, un nazi, un sacristain, un sénateur socialiste, un breveté d'état-major, un chef de gare... Il peut être Rency, Devèze, Poilaupattes ou Guillaume II. Cela se sait, cela se constate — cela ne se dit pas — et la presse a dans ses consignes secrètes de ne jamais parler du Diable — soit qu'on ne l'ose, soit qu'on ne le veuille, ayant à ménager ce Sire dynamique. C'est tôt fait de mettre tel trouble, telle catastrophe, tel scandale sur le compte de Moscou, Berlin, l'Intelligence Service, la Sainte-Vehme, la Grande Gidouille, la Compagnie de Jésus ou le Grand-Orient... Cherchez plus loin, en profondeur. J'ai la preuve que des sorts ont été jetés à des moteurs d'avion. L'explosion accomplie, les enquêteurs n'ont rien trouvé et pour cause. Nous sommes loin du temps où se nouaient les aiguillettes, où les maléfices obéissaient à des rites immémoriaux.

J'ai assisté, il n'y a guère longtemps, en pleine capitale, à des cérémonies effrayantes, et, sur mon salut, je craindrais d'en révéler quoi que ce soit. Le Diable est de tout temps et de toute époque. Nos actuels chevaliers cabalistes s'habillent en gentleman, et rien, sauf une nuance, ne les révèle à l'attention du démonologue averti. Je sais de bonne part que, d'ici peu, en notre bel aujourd'hui, commencera l'envoûtement, en marge de toute répression pénale, d'un homme de lettres-antiquaire assez fumeux dont les matamoresques suffisances indisposèrent certains initiés.

Pour revenir à l'apparition qui nous occupe, j'avouerai comprendre le désir du Diable de se manifester en ce moment. Il doit être indigné de la ferveur panique et de l'imbécillité béllante des troupeaux pourchassés par les agents de publicité vers Beauraing...

S'agit-il bien du Diable? Oui. Un mauvais plaisant ne ferait pas des frais d'éclairage, d'étoupe et de pétards d'artifice pour mystifier un seul individu qu'il ne connaît pas. Il ne peut s'agir non plus d'un exhibitionniste, ces spécialistes ne pratiquant pas leur industrie gratuite dans les ténèbres. Evidemment, ce roussi, ces flammèches, c'est un peu bibiche. Pas plus que les détails de mise en scène de Beauraing... Parfum de roses en haut, odeur de roussi en bas — c'est normal. Ce qui me convainc davantage, c'est l'attraction magnétique éprouvée par le témoin. Je l'ai éprouvée, moi qui ai vu le diable à diverses reprises et puis fournir la preuve irréfutable de son passage dans ma maison.

Pour en finir, je crains que votre enquête ne démontre rien. Il faut attendre que Maître Léonard daigne se montrer à nouveau et plus formellement. Il reviendra, puisqu'il annonce des révélations. Que seront ces révélations? Méfiez-vous de son terrible humour. Sans doute de ses propos verrons-nous jaillir quelque lumière pour le salut des peuples consternés, cette lumière qu'on attend, même allumée aux brasiers standard, lesquelles n'apparaissent que pour demander aux foules avides d'expériences ou de sensations rares de cracher au catholique bassin.

Votre lecteur dévoué,  
J. DAMHOUDER,  
Bruges.

La semaine prochaine :  
Mich. DE GHELDERODE;  
Henri VANDEPUTTE;  
René VERBOOM  
donneront leur avis éclairé sur  
**Les apparitions du diable**

# DICTIONNAIRE SUBVERSIF

par Léon CAMPION

## Ce qui suit doit être lu attentivement et à jeun

**Actrice.** — Femme qui prévient qu'elle joue la comédie.  
**Adam.** — Inventeur de la brosse du même nom.  
**Affection.** — Sentiment qui a pris du ventre.  
**Alexandrin.** — Helminthe de Beauraing... Parfum de roses en haut, odeur de roussi en bas — c'est normal. Ce qui me convainc davantage, c'est l'attraction magnétique éprouvée par le témoin. Je l'ai éprouvée, moi qui ai vu le diable à diverses reprises et puis fournir la preuve irréfutable de son passage dans ma maison.  
**Amant.** — Braconnier qui cesse d'être intéressant s'il devenait garde-chasse.  
**Amour.** — Attraction physique aboutissant à des fantaisies réciproques généralement agréables.  
**Amour éternel.** — Environ six mois.  
**Amour-propre.** — Le seul amour fidèle.  
**Anarchie.** — La belle culotte de l'idéal, supportée par les bretelles de l'utopie.  
**Angleterre.** — Drôle de pays où les cafés sont fermés le dimanche, les policemen respectés et les franc-maçons protestants.  
**Anormal.** — Ce qui est normal chez les anormaux.

fonction la plus indispensable, celle de manger.  
**Anticlérical.** — Monsieur qui mange de la charcuterie le Vendredi-Saint.  
**Argent.** — Moyen de tout avoir; sauf un ami sincère, une maîtresse désintéressée et une bonne santé.  
**Armée.** — Ecole de meurtre légal pour moutons habillés en loups.  
**Assassinat.** — Guerre sans drapau.  
**Assesseur.** — Magistrat qui dort à côté d'un juge.



**Aviation.** — S'il n'y avait pas le sol, ça ne serait pas dangereux.  
**Avocat.** — Blanchit les noirs et noircit les blancs (moyennant une honnête rétribution).  
**Avortement.** — Arrêté d'expulsion anthume.



**Baiser.** — Le baiser sur la joue indique la tiédeur; sur le front, la pureté et le respect; sur la main, la distinction; sur les yeux, le sérieux; sur le chapeau, l'ivresse ou la distraction.



**Anthropophage.** — Sauvage barbare qui, au contraire des guerriers civilisés, ne tue son semblable que pour assouvir sa

# De deux choses l'une

**Administration**  
Nous trouvons dans l'hebdomadaire français Aux Ecouttes, du 9 septembre, l'ahurissant écho que voici :

On se souvient du terrible accident qui a eu lieu le lundi 21 août au passage à niveau près de la gare de Dixmude. La famille Vernier, qui possède une propriété près de Dixmude, traversait le passage à niveau resté ouvert, quand un express broya l'auto et ses occupants. Le père et la mère furent grièvement blessés et les trois enfants tués.

Les accidentés connaissent les heures de passage de l'express et ne se seraient, malgré l'ouverture du passage à niveau, pas aventurés à le traverser. Mais il s'agissait d'un express supplémentaire.

Savez-vous ce qu'a fait la compagnie belge des chemins de fer?...

Elle vient d'assigner la famille Vernier en dommages et intérêts pour avoir retardé la marche de l'express!

Nous croyons savoir que l'Administration s'appête à adresser à la famille Vernier une note de frais pour nettoyage du sang et de la cervelle sur la locomotive et les rails.

Après tout, pourquoi pas? \* \* \*

**Hospitalité belge**

On en parle beaucoup dans la presse bien-pensante depuis l'exode des juifs et des démocrates allemands. Et cette même presse et les milieux officiels d'en profiter pour opposer cette fameuse hospitalité belge à la barbarie allemande...

Mais voici une bien autre chanson. On nous apprend qu'un mouchard nazi après s'être fait secourir par la Section belge du Secours Rouge International s'est présenté, accompagné des gens de la police judiciaire au local du S. R. I., l'établissement

Coopérons, et y a fait procéder à l'arrestation de trois réfugiés allemands antifascistes!

La police belge au service d'Hitler!

Et vous y croirez encore quand la presse vous parlera du danger fasciste allemand? \* \* \*

**Albert Ier et l'objection de conscience**

L'échange de correspondance entre le Palais de Bruxelles et M. Lagot, secrétaire de la Ligue des Objecteurs de conscience



science en France, a donné lieu à une formidable campagne de presse. Tous les journaux, non seulement de Belgique, mais de France et d'Angleterre, voire de Bulgarie, ont reproduit en première page la lettre du Roi-Chevalier, négligeant évidemment la réponse de Lagot.

Au fait, que disait-il, le chevalier. Sa lettre équivaut à dire : « Crévint Hem Day et Campion, agonisant en prison les dizaines d'objecteurs plutôt que de voir voter une loi apportant la reconnaissance légale de l'objection de conscience ».

Or, 22 chefs d'Etat ont approuvé semblable législation. Ce n'étaient évidemment pas des chevaliers... Et, même M. Albert Devèze a annoncé un projet de loi en la matière. S. M. Albert I de Saxe-Cobourg s'éleverait-elle contre la seule mesure intelligente qu'ait prise son Ministre?

**Coïère ecclésiastique**

Le XX<sup>e</sup> Siècle s'indigne parce qu'un collaborateur du Rouge et Noir s'est permis de consacrer au cas de Violette Nozières un article qui ne fut pas bêtement un appel à l'assassinat. Il est bien évident que si ce collaborateur avait traité Violette Nozières en monstre destiné à la guillotine, le journal des abbés eût été satisfait.

Voilà où peuvent conduire les théories du Libre Examen et celles des agnostiques accommodées avec le système de Freud et de l'objection de conscience, s'écrie le doux crétin du XX<sup>e</sup> Siècle.

Bien sûr, bien sûr... Mais nous avons constaté que le point de vue de notre collaborateur est partagé par Drieu la Rochelle et un des grands psychiatres français. Ça nous console des injures proférées par ce journaliste qui a la vertu des concierges.

Et puis, dites, après les dernières enquêtes, ce père Nozières était tout de même un rude salaud... \* \* \*

**On aimerait savoir...**

S'il est une expulsion scandaleuse parmi celles opérées ces derniers temps, c'est bien celle du dramaturge Illion qui prit la parole à diverses reprises à notre Tribune libre.

Nous en sommes encore à nous demander ce qui a pu motiver cette mesure stupide et injustifiée vis-à-vis de quelqu'un qui jamais ne s'occupa de politique.

Il y aurait là matière à une interpellation parlementaire qui ne laisserait pas d'embarrasser ces MM. de la brigade mondaine.

Ah! si ce M. Illion était royaliste d'Action française ou nazi combien plus indulgente se serait montrée la Sûreté!

tion; sur le nombril, l'espiglerie; dans le cou ou sur la nuque, la passion; sur la bouche et prolongé, l'ardeur; ailleurs, la libidinosité.

**Baleine.** — Animal utilisé dans la fabrication des corsets et des parapluies.

**Baptême.** — Sacrement destiné à laver l'enfant nouveau-né d'une faute qu'il n'a point commise.

**Barbare.** — Un soldat ennemi (Il est bien entendu que tous les nôtres sont des héros).

**Belgique.** — Petit pays où la bière et le tabac sont bons, où l'on imite tout ce qui se fait en France, et où il y a davantage de sociétés que d'habitants.

**Bénéficiaire.** — Le mari... quelquefois.

**Bêtise.** — Preuve d'amour.

**Bigamie.** — Essai d'homéopathie.

**Bititis.** — Féministe intégrale de la Grèce Antique.

**Biennorrhagie.** — Le côté pile de la galanterie.

**Blonde.** — Brune oxygénée.

**Bohème.** — Anarchie pratique.

**Bonheur.** — Définition à changer sous la dictée des circonstances.

**Boniment.** — Profession de foi électorale.

**Bon mot.** — Fait rigoler au moins celui qui le fait.

**Bon sens.** — Chacun se figure en avoir le monopole.

**Bourgeois.** — Celui qui n'a pas intérêt à ce que ça change.

**Boutonnière.** — C'est fait pour y mettre un fleur; il y a des idiots qui y mettent une décoration.

**Cadre.** — Souvent la plus belle partie d'un tableau.

**Calomnie.** — Plante vénéneuse qu'on n'extirpe jamais complètement du terrain où elle a une fois germé.

**Cambure.** — Provocation. (A suivre.) Léon CAMPION.

# Ne coupez pas!

Suis-je marxiste? Dans le Peuple, le bon M. Auguste Dewinne publie un leader intitulé : Suis-je marxiste? C'est bien ce que nous nous demandions... \* \* \*

Le Conseil de Cabinet ne se réunira plus avant le 4 octobre. On a bien fait de nous en informer.

Sans quoi, personne ne s'en serait aperçu. \* \* \*

M. Pierre Cot voyage en U. R. S. S.

C'est un petit imprudent. Ne sait-il pas encore qu'on y mange les étrangers?

Ou serait-ce qu'il ne lit pas le Vingtième Siècle? \* \* \*

Avis : La chasse est ouverte. Le Cabinet du premier ministre est fermé. \* \* \*

M. Devèze aussi est à la chasse.

Il abat du gibier tant qu'il peut. Pan! pan! Ça n'arrête pas.

Mais lui, c'est son métier. Il est ministre de la guerre. \* \* \*

Eh bien, voilà, il y a erreur: M. Herriot n'a pas été nommé colonel de l'armée rouge.

Il a fait démentir dans les journaux et menace de faire des procès. A bon droit, il estime qu'il est insultant d'être traité de colonel. \* \* \*

INTER.

# Crédit n'est pas mort

Les bons payeurs l'ont ressuscité

L'emprunt à peine souscrit, M. Jaspas eut à cœur de donner quelque publicité à sa joie patriotique et pécuniaire. Devant quelques confrères assemblés, il a marqué, en quelques paroles bien senties et pas empruntées celles-là, sa haute satisfaction d'avoir vu le bas de laine national venir au secours de notre trésor public à fond perdu avec une telle promptitude. « Ce patriotisme financier, s'est-il écrié, est bien digne d'un peuple qui, à toute heure, se montre capable de verser quelque chose pour la patrie. Personnellement, Messieurs, je verse une larme d'émotion et de Rhum Jamaïque que nous boirons à la prospérité et à l'indépendance inaliénable de la Belgique! »

La réussite de cet emprunt nous fait augurer du plus bel avenir. Après un tel succès, ne serait-il d'une faiblesse coupable et d'un défaitisme peu ordinaire de ne pas transformer cette victoire du bas de laine en triomphe du magot? Je m'empresse de vous en informer, nous comptons lancer d'autres emprunts. Celui-ci, Messieurs, qui est une dette de reconnaissance envers le pays servira à liquider des dettes moins négligeables.



Notez, et votre cœur immarcesciblement patriote en frémera, que la moitié de ce milliard et demi a déjà trouvé sa destination. M. Devèze en usera pour payer les hauts dévouements qui permettent de construire nos fortifications de l'Est. L'industrie nationale et internationale n'ont pas été oubliées!

Que d'autres, Messieurs, se déclarent objecteurs et accomplissent dans l'ombre leur mauvaise besogne! Quant à nous, devant la générosité et la capacité d'encaisser et de décaisser de notre bon peuple belge, jamais nous ne ferons d'objections... »

Après quoi, M. Jaspas qui a emprunté 1,500,000,000 de fr., prêté, lui-même, son profil à nos confrères photographes.

# 12 Francs

C'est le prix de l'abonnement au ROUGE ET NOIR jusqu'à fin 1933

Abonnez-vous

## GALOMNIEZ...

Dans la campagne de presse menée autour de la lettre du roi, la très nationale *Nation Belge* ne pouvait évidemment que se distinguer.

Tuyauté par ses bons amis de l'Action Française, par ces professionnels du chantage, de l'injure basse et de l'ordure quotidienne, la nationale *Nation Belge* a révélé dans un écho fielleux et malodorant que Eug. Lagot était au service... d'un marchand de canons!

Peu convaincus de l'empressement que mettra la *Nation Belge* à publier le droit de réponse qu'Eug. Lagot vient de lui adresser, nous tenons à suppléer à son manque éventuel de probité journalistique en reproduisant ici cette lettre de Lagot.

Le 9 septembre 1933.

Monsieur le Directeur  
de la *Nation Belge*,

Vous avez, dans le numéro du 7 courant de votre journal, vu un ignoble écho, renflé vraisemblablement dans le réceptacle à gadoues qui recueille les scatalogies de votre Royale Consœur de Paris.

Bien entendu vous vous êtes, avec une rare impudence, empressé de dissimuler à vos lecteurs émasculés de tout esprit critique, la réponse que nous avions faite au « Roi-Chevalier ».

Peut-être ignorez-vous le cinglant démenti; le magistrat soufflet infligé par moi d'abord, par la X<sup>e</sup> Chambre correctionnelle ensuite, aux éphémères et précoces proxénètes d'Action Française, que les Bataillons Royalistes Français envoient, à leur place, se faire « moucher ».

Pour permettre à votre clientèle abusée par vos bobards à sens unique d'être plus sérieusement renseignée, je vous somme d'insérer en caractères identiques et à la même place cette réponse à laquelle je crois bon d'ajouter :

Qu'il est dénué de tout fondement — et je défie quiconque de prouver le contraire — que M. Eugène Lagomassini dit Eugène Lagot, ait ou jamais des rapports « de quelque nature que ce soit, avec un Allemand, marchand de canons ou autre, nommé Otto Wolf et qu'il ait jamais reçu le moindre argent de l'Union Douanière Européenne, pour quelle fin que ce soit ».

Il est crapuleux de répandre calomnieusement le contraire malgré l'invasibilité de preuves inépuisables, malgré les formels démentis et les condamnations prononcées par la justice française (4 mois de prison sans sursis).

J'ajoute que si vous ne publiez pas « in extenso » la présente, je me réserve de vous y contraindre par les moyens judiciaires adéquats, sous astreinte de cent francs par jour et sans préjudice de tous dommages pour votre ignoble diffamation.

Avec l'expression de mon plus profond mépris.

Eugène LAGOT.

Les pionniers d'un monde délivré de la guerre, ce sont les jeunes gens qui refusent le service militaire. Tout ami sincère de la paix doit se trouver à leurs côtés et les aider.

(A. Einstein.)

« Vous serez très étonné de ce que je vais vous dire », écriviez-vous au début de votre lettre publiée dans *La Patrie Humaine*, du 18 août 1933, lettre que vous terminiez en priant votre correspondant de porter votre missive à la connaissance des camarades d'opinion et, particulièrement aux deux amis qui se trouvent incarcérés.

Sans doute, si je n'étais immunisé contre les revirements d'opinions, je me serais quelque peu étonné de ce changement d'attitude qui vous détermine, Einstein, à renier tout un passé qui vous honorait.

Voici quelques semaines à peine, que je viens de quitter les prisons de Belgique, où pour avoir renvoyé notre livret militaire au ministre de la Défense Nationale, mon ami Léo Campion et moi étions détenus.

Notre geste avait cette double signification : protester contre les projets de lois scélérates que le gouvernement se proposait d'édicter contre les objecteurs de conscience et réparer un manquement fait à notre conscience voici une dizaine d'années, celui d'avoir rempli nos obligations militaires.

Vous connaissez notre procès, le verdict odieux autant qu'imbécile du conseil de guerre en date du 19 juillet, notre refus de nous pourvoir en appel, l'appel de l'auditeur, notre décision de faire la grève de la faim jusqu'à notre libération complète; le second jugement réduisant à trois mois les peines de deux ans et dix-huit

## Histoire d'un duel

PAR ERNST MOERMAN

NOTE : Cette histoire est authentique. Elle se passe en 1921. Ceux qui en furent les héros vivent encore; ils lisent le Rouge et le Noir, et occupent des situations très élevées dans le barreau, la magistrature et le clergé.

On appréciera donc la discrétion avec laquelle l'auteur, qui est leur ami, s'est efforcé de dissimuler leurs personnalités sous des noms d'emprunt. Grâce au ciel, il espère y avoir réussi.

\*\*\*

Erich s'en fut rejoindre ses amis Les journées valent les êtres avec qui on les passe; Erich s'y plaisait car, depuis plusieurs années, ils partageaient les mêmes dates, de même qu'un certain langage qui était la commune mesure de leur jalousie. Beaucoup mangeaient les mêmes nourritures et connaissaient les mêmes femmes à des intervalles fort rapprochés.

Depuis longtemps déjà, ils se réunissaient au « Derby », weinstube orange que l'usage avait rendu jaune et gris; leurs places autour de la même table étaient toujours les mêmes; aussi Erich qui entendait mal de l'oreille droite, était beaucoup plus lié avec son compagnon de gauche.

Köffin, géant unanimiste, assurait l'impunité à tous leurs méfaits; provoqué un jour par un rustre qui lui avait tendu sa carte de visite, il avait rendu la politesse en inscrivant son nom à l'extrémité d'une table de marbre, dont il avait ensuite brisé le coin entre le pouce et l'index; tous leurs adversaires se le tenaient pour dit. Epris d'images violentes, surréaliste avant la lettre, il devait s'acheminer vers une sagesse tendue d'opulence, dont son activité faisait tous les frais; le groupe se dispersa le jour où, las des calembours, il partit à la découverte du jazz et entraîna Erich vers des découvertes qui agitent sur eux à la manière d'un stupéfiant et les rendit tributaires d'une admiration plus tenace qu'un vice.

Ils emportaient avec eux Zacher, pour qui le jazz ne tarda pas à devenir le chemin le plus court d'un poème à l'autre. Zacher brillait parmi eux comme un feu se consume, dehors, en

plein été; casqué d'antennes sur des mondes où tous ne pénétraient pas toujours, il en rapportait des messages torrides d'une résonance souvent fatale; réfugié sur les toits ou dans des caves, il y composait des poèmes, auxquels il donnait une seconde fois la vie en les lisant. Tous ne les comprenaient pas, mais il n'était pour eux qu'une poésie : la sienne et ils conspuaient toutes les autres. En échange de ces traces de génie qu'il dessinait parfois dans leur terre molle, ils lui donnaient des conseils qui auraient dû lui permettre de simplifier sa vie; ils n'y réussissaient guère tant Zacher était négligent, instable et imprévoyant dans ses préférences.

Il s'ensuivait des brouilles auxquelles les non-compromis ne comprenaient rien : la plus imméritée fut celle qu'il sut imposer à Elbornn, éleveur de che-

vaux sauvages à Lambu-Zar et qui tient de ses longues fréquentations avec les pur-sang une infirmité que ne gêne que les autres. Elbornn, ami parfait et délicat, avait cru pouvoir présenter à Zacher un candidat notoire épais, borné, maniéré et de Charleroi, qui emprunta à Zacher de l'argent qu'il ne lui rendit jamais.

Zampi, le patron de l'établissement, était leur ami; il détestait les bohèmes et n'en appréciait que plus ces clients qui réglaient toujours leurs consommations à l'amiable et rendaient scrupuleusement l'argent qu'ils empruntaient à ses garçons. Personne d'entre eux n'avait eu jusqu'alors un rôle à sa taille dans les événements patriotiques qui désolaient la ville; certains n'avaient que des préoccupations littéraires; beaucoup se souciaient moins de l'amour que de l'amitié; aucun n'avait été

mêlé à une intrigue au dénouement fâcheux et n'avait pu en répandre le goût.

Quand Erich arriva, on parlait de Zacher qui, parti la veille pour la côte où il devait passer huit jours, était déjà rentré ayant trouvé dans ses poches juste assez d'argent pour indemniser l'hôtelier des dégâts qu'il avait causés en mettant le feu aux rideaux de sa chambre.

\*\*\*

Un fade comparse, Chanterden, vint les rejoindre; il se mêlait à eux avec une obstination que ne rebutaient ni les brimades ni les humiliations. Ses yeux rapprochés disaient sa bêtise même quand il dormait; vu de dos, il donnait la mesure de sa fatuité; il était depuis quelques semaines l'amant d'une belle fille, dont il se montrait fort jaloux. Le jour même, Zacher ayant trouvé cette femme à son goût, le lui avait expliqué avec des gestes où il était imitable et Chanterden s'en plaignait avec cette voix qu'il semblait toujours avoir empruntée à un coureur essoufflé.

Erich sentit que le moment était venu de lui faire expier le pesant qu'il abattait sur eux dès qu'il paraissait.

Il profita d'un moment où Chanterden était allé se repeigner au lavatory, pour exposer son plan. Il s'agissait de le persuader que certaines offenses sont intolérables, qu'elles faussent tout un système d'amitié, que tout rapport avec celui d'entre eux qui les tolérerait, deviendrait impossible et qu'un duel s'imposait.

D'ailleurs, ajouta-t-il à haute voix, dès que Chanterden approcha, Zacher ne s'en cache pas; il a raconté ses entreprises avec des commentaires désobligeants pour notre ami.

— Je vais lui casser la gueule, dit Chanterden.

Les autres se récrièrent.

— Entre nous, ça ne pourra pas suffire.

— De quoi aurions-nous l'air, devant tous ces gens?

— Sans compter qu'après ça, il n'y aurait aucune réconciliation possible.

— D'autant plus que Chanterden tire admirablement au pistolet.

— Et qu'on ne saurait être assez injuste envers les gens

que l'on n'aime pas, conclut Erich.

Chanterden flatté d'être devenu soudain le centre de tant de préoccupations, ne tenait plus en place; il se répandait en grognements et insistait pour qu'on se mît à la recherche de Zacher et que le duel suivit immédiatement.



On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que la solennité de cet événement ne permettait pas une telle précipitation; il fut convenu que les deux témoins qu'il choisit immédiatement se mettraient en rapport avec Erich et Köffin, qui s'offraient à servir de témoins à Zacher.

Ludwig, dit Lulu, et Karl Delat offraient une pareille force de résistance, faite d'indolence, aux événements mais non aux éléments naturels; le premier répondait devant eux de ses trois dimensions, tant il était grassouillet, tandis que le second, grand et dégingandé, pareil à du linge achevant de sécher, n'était que surface.

Lulu, venu au monde avec un journal entre les doigts, savait à toute heure du jour ce qui se passait dans le monde entier; aussi le journalisme le guettait; il s'y serait dirigé les yeux bandés; il y alla de son pas lent mais sûr. Le second, éternel étudiant, soignait sa mise, bien que ses vêtements fussent toujours fripés; il devait cette erreur au fait que, pour éviter la saisie par ses créanciers de son costume, seul bien saisissable, il dormait tout habillé.

Les conciliabules prirent fin pour permettre à Köffin et à Erich de consulter Zacher.

Ils le découvrirent assis sur les escaliers et achevant un poème qu'il leur lut; il avait sonorisé le rythme d'une course cycliste, qui se disputait parmi le fracas des grandes orgues, et en présence d'un seul spectateur; les vers se poursuivaient avec des sifflements et des inflexions de lasso.

Erich lui fit part des récri-

## POÈME

## CANTIQUE

Nobles éclairs brisés du soleil sur la mer;  
Tout m'a été repris de mes biens, de mes rêves,  
et j'erre entre les colonnes inégales du temple humain  
sans autre fin qu'une solitude sans remède.

Telle est du poète la sombre et vierge destinée;  
mais qu'il sache celui qui peut-être me lira,  
au temps où nos cendres seront par le soleil choquées,  
combien pour rendre l'âme tout prend corps ici-bas.

Bords fleuris du désir, et vous, allégres plages blondes,  
j'ai cultivé la fable, le rondeau, le pantoum,  
ignorant les rigueurs cannibales du monde,  
et priant Dieu de se révéler au cœur de l'homme.

Écrire, malgré tout, est pour moi une grâce.  
Nous ne voyons qu'en songe et rien en vérité.  
L'oute la poésie est répandue sur le visage de l'enfant qui passe  
et le plus vrai c'est notre étouffement d'exister.

L'homme chancelle entre le Christ et la Vierge noire,  
mais la grandeur de l'univers n'est taite que pour Dieu.  
Pour ne croire à rien, il faudrait qu'il n'y eut plus rien à croire,  
et Dieu ne laisse alors en nous qu'un vide affreux.

Il n'est plus rien en moi qui vaille que l'on m'aime  
si ce n'est le désir, le don et l'horreur d'être soi  
rien, ô mes compagnons bénévoles, pas même  
ce faux air d'innocence que je me prête parfois.

Ainsi, ayant gravi les hauteurs de la vie  
si le laurier venait à troubler mon chemin,  
après tant de poussière âprement poursuivie,  
la plume, de sommeil, me tomberait des mains.  
Paul NEUHIJYS.

## ADIEUX A ALBERT EINSTEIN

mois nous octroyées quinze jours avant, enfin notre libération et la décision du Conseil des Ministres nous chassant de l'armée et nous privant de nos droits civiques et politiques.

Devant l'agitation collective qui, de jour en jour, prenait une ampleur inquiétante, le gouvernement voulant arrêter l'élan généreux qui animait les cœurs et les esprits pacifistes, nous rendait à la liberté, espérant ainsi empêcher l'idée de se développer.

Libres, nous entendons poursuivre notre tâche et continuer le combat contre les militarismes, contre les patriotismes, contre les guerres.

Or, voici que votre lettre, dont quelques échos m'étaient parvenus depuis ma sortie de prison me tombe sous les yeux.

Sa lecture m'a affligé, mais loin de me décourager, votre lettre suscite en moi quelques réactions qui me déterminent à vous adresser cette lettre ouverte qui sera une sorte d'adieu à l'homme en qui je crus comme en une lumière de la pensée libre et indépendante en ces temps où tout ce qui est humain est bafoué.

Souventes fois, Einstein, entre ces quatre murs de ma cellule où, enfermé, je payais le crime d'avoir une conscience et une pensée, je me suis rappelé vos écrits, j'ai relu vos lettres et vos manifestes.

Durant l'instruction de mon procès, lorsqu'on me parlait de l'Allemagne barbare de 1914 ou de l'hitlérisme d'aujourd'hui, c'était pour moi une joie d'invoquer votre nom et lui seul ainsi que vos actes et vos pensées m'étaient de suffisants ar-

guments.

Aujourd'hui, vous voilà rangé du côté de mes ennemis de toujours, vous faites chorus avec les amis de la guerre.

Il faut nous dire adieu, Einstein, car dès à présent nous foulerons des routes différentes et, pour moi, il ne restera plus que le souvenir et la satisfaction éprouvée de communier avec l'esprit qu'était le vôtre hier encore.

J'invoque ici, Einstein, vos pensées qui, pour moi, continueront à être vraies, surtout à l'heure où le danger nous menace.

« Quiconque désire faire quelque chose de concret pour la pacification du monde doit refuser le service militaire »

« Je refuserais absolument tout service de guerre, direct ou indirect, je m'efforcerais de déterminer mes amis à adopter la même attitude et cela indépendamment de toute opinion critique quant aux causes de la guerre. »

« Dans les pays où le service obligatoire n'existe pas, les véritables pacifistes doivent déclarer publiquement, dès le temps de paix, qu'en aucune circonstance, ils ne porteront les armes. C'est ainsi qu'ils peuvent manifester leur résistance à la guerre. »

Je ne vous ferai pas l'injure de croire à une lâcheté de votre part, votre attitude en 1914 vous en porte garant, mais laissez-moi cependant récuser votre position présente et la dénoncer comme une incompréhension des problèmes de l'heure.

Il en est des fréquentations comme des situations, elles engagent et compromettent iné-

vidualité: politiciens et diplomates se sont chargés ces temps derniers de guider votre « conduite »; ce fut un désastre pour votre personnalité.

« Dans les circonstances actuelles, dites-vous, je ne refuserai pas, comme Belge, le service militaire, mais je l'admettrai en toute conscience avec le sentiment de contribuer au sauvetage de la civilisation européenne. »

Contribuer au sauvetage de la civilisation européenne, comment pouvez-vous, Einstein, vous laisser prendre à de pareils bobards, vous, l'homme qui, en 1914, sauva le patrio-

moine de la pensée libre, en refusant de le laisser dilapider par les passions déchaînées. Combien il eût été plus courageux, Einstein, vu qu'un danger aussi grave que celui de 1914 déferle sur ce monde, de vous revoir à nos côtés, pour lutter contre le monstre qui essaye une fois encore de nous entraîner vers de nouvelles hécatombes.

Non, Einstein, je ne puis vous suivre.

Le progrès humain ne peut s'allouer de telles vacances, il a besoin de constance et de persévérance dans une lutte âpre et difficile.

N'écriviez-vous pas, en 1931, cette lettre adressée au Congrès de l'Internationale des Résistants à la Guerre, tenu à Lyon, et de laquelle j'extraits ces quelques lignes :

« Ce n'est pas le moment de temporiser, ou vous êtes pour la guerre, ou vous êtes contre la guerre. Si vous êtes pour la guerre, vous devez encourager la science, la finance, l'indus-

trie, la religion, le travail à user de tout leur pouvoir pour rendre vos armements nationaux aussi efficaces et meurtriers que possible. Si vous êtes contre la guerre, vous devez encourager ces mêmes puissances à opposer aux dits armements le maximum de résistance. A chacun de ceux qui lisent ces lignes, c'est cette dernière décision, cette décision si importante que je demande de prendre d'une manière nette. »

Sans doute, parmi les générations nouvelles beaucoup s'inspirèrent de votre enseignement; aujourd'hui, en trahissant votre pensée et en reniant votre appel, vous les trahissez et reniez tous.

Ce n'est pas, Einstein, quand le danger est là qu'il faut désertir le combat. Et puisqu'il semble que vous vous plaisez à invoquer notre Belgique martyre et notre « roi chevalier » pour justifier votre conduite présente, voici un petit extrait d'un livre que vous n'ignorez pas, puisque son auteur, M. Lecat, est l'un de vos disciples fervents :

« L'Etat belge partage ainsi, avec quelques autres pays, en particulier avec la France — à laquelle il s'est lié —, la responsabilité de la puissance du militarisme actuel, beaucoup plus dangereux que celui qui a déterminé la guerre mondiale. S'il verse des milliards dans ce gouffre sans fond, l'Etat belge, par contre, a toujours lésiné et il lésine encore, pour les nobles choses de l'Esprit. La Culture est considérée comme une parente pauvre, une parente gênante. Les penseurs, les écrivains, les artistes s'étiolent

dans la misère; d'où notre médiocrité intellectuelle, bien connue dans le monde entier et qui est une vraie honte. »

Quant à moi, anarchiste, je sais ce que valent les gouvernements et les Etats, et, lorsque vous me parlez d'hitlérisme, je pense au « fascisme » qui sévit en Belgique.

Si vous invoquez les persécutions juives, je ne veux point ignorer celles que subissent les révolutionnaires un peu partout et depuis toujours.

« On fait la guerre à un Etat, on ne la fait pas à un peuple. Il serait monstrueux de faire porter à soixante-cinq millions d'hommes la responsabilité des actes de quelques milliers, et quelques centaines peut-être », écrivait R. Rolland, en novembre 1914. Aujourd'hui, on peut en dire autant de l'hitlérisme, car l'on se doit, avant de porter un jugement, de rechercher les responsables de ce mouvement de désespoir qui jeta un peuple misérable dans les bras de l'aventurier.

Les responsables, Einstein, ce sont ceux que vous fréquentez dans les salons et les cours, ce sont les signataires du Traité de Versailles, ce sont les hommes de Schneider et du Creusot, les financiers et les diplomates qui ont réussi, pour couvrir leurs bassesses, à se couvrir de votre nom. Peut-être vous en apercevrez-vous un jour. Espérons qu'il ne sera pas trop tard.

En lisant votre lettre, je me souvenais de ces lignes que R. Rolland écrivait dans son introduction de *Au dessus de la Mêlée* : « Quand la guerre est venue, je n'ai pas cru devoir renier mes idées parce que l'heure était arrivée de les mettre à l'épreuve. »

Adieu, Einstein!

Hem DAY.

minations de Chanterden et de la suite inespérée qui leur avait été donnée; il ajouta que Chanterden serait seul à ignorer l'absence absolue de danger dans cette rencontre, les armes ne devant pas être chargées.

Zacher ne les laissa pas terminer :

— C'est entendu, je mettrai une cravate de chasse ivoire, et je me ferai raser toute la tête en ne laissant qu'une petite frange de cheveux qui me tombera sur le front. Quant à Chanterden, dès maintenant, je le bats en son absence! j'avais toujours dit que c'était un sot. Zacher mélangeait déjà le décor et les événements.

Le lendemain, tous se retrouvèrent, comme de coutume. Erich et Köffin firent part de l'acceptation de Zacher, qui était d'accord pour se battre au pistolet à quinze pas.

Puis Zacher entra, et s'installa à une autre table, où il fut rejoint par ses témoins qui ne pouvaient faire autrement que de prendre fait et cause dans le conflit.

La nuit qui précéda le duel fut, pour tous, épaisse, moite et aveuglante; elle commença à midi et dura jusqu'à l'aube.

Le Derby était livré aux fous; il en sortait de tous les aspects possibles de cette histoire: ils se posaient devant les initiés, leur soufflaient au visage, puis allaient chuchoter un peu plus loin; les organisateurs allaient de table en table et s'assuraient que des instructions qui, à chaque instant, étaient modifiées, seraient suivies; les garçons oubliaient de faire régler les consommations et répondaient avec insolence aux clients ordinaires que ce remue-ménage intrigait.

Chanterden s'était confessé et, pour plus de sécurité encore, avait acheté un étui à cigarettiers massif et solide qu'il destinait à la poche intérieure de son gilet; des parlementaires se présentèrent dès dix heures auprès des témoins de Zacher: Chanterden s'engageait sur l'honneur à tirer en l'air si son antagoniste s'engageait à en faire autant; ils furent repoussés.

Il y eut aussi de mystérieux conciliabules avec le patron et deux tiers inconnus de tous sauf de Köffin et d'Erich qui prirent avec eux d'étranges dispositions.

Quand l'animation tomba, Zacher partit en emmenant Erich, Köffin et trois autres amis qui ne voulaient pas le quitter; tous s'étendirent pélemêle sur son grand lit et se turent l'un après l'autre.

Au moment où Zacher crut qu'il venait de s'endormir, Köffin le réveilla. L'heure approchait.

Tous s'habillèrent sans un mot, les dents serrées, et la petite troupe se dirigea vers la place Royale au milieu des commentaires qui s'éveillaient.

(Suite en page 6.)

Ernst MOERMAN.

Willem Putman, c'est l'artiste tant dans ses manières d'être que dans ses œuvres. Cet artiste, a une muse, sa pipe, sa bonne pipe, en bruyère qui, rarement, quitte le coin plissé de ses lèvres. Son regard est droit et scrutateur.

— Avant de vous demander ce que vous pensez du théâtre en général, puis-je savoir où en est votre production personnelle?

— Certainement. Je publierai dans le courant de l'année, chez Nygh et Van Ditmar, à Rotterdam, mon premier roman: *Vader en ik*. C'est cet essai dans un autre genre, en ce temps de crise théâtrale qui a provoqué récemment l'article d'un confrère flamand: « Le suicide d'un écrivain dramatique ».

— Ensuite j'ai en ébauche une nouvelle pièce de théâtre sur un sujet très actuel, qui je l'espère pourra devenir une « pièce à succès » où les éléments imagination, actualité et folklore seront réunis; je lui ai donné pour titre: « De Prins en de Pop » (Le Prince et la poupée).

— Mais je crois que l'objet de votre interview porte plutôt sur mon jugement quant à l'histoire et à l'évolution du théâtre en Flandre.

— Voici. Avant la guerre le Théâtre flamand proprement dit était bien pauvre; nous avions cependant quelques producteurs, entre autres, Nestor de Tière, l'auteur de « *Rozé Kate* » — mais ceux-ci subissaient trop l'influence des auteurs français (Romantiques).

Bientôt un mouvement de renouveau se fit jour sous l'influence de « *Van Nu en Straks* » — malheureusement ce mouvement a ignoré le théâtre qui souffrait encore du dilettantisme; la poésie y avait un rôle plus grand que le théâtre proprement dit.

— Malgré la guerre, la réaction ne se fit pas attendre et nous voyons arriver Herman Van Overbeke qui fut un des premiers à purifier le flamand. Malheureusement son effort ne fut pas poussé plus loin.

— Après la guerre, avec le bien-être et aussi un peu de cause du mouvement flamand, une foule de jeunes s'intéressent à la littérature et nous les voyons former une langue de Théâtre c'est-à-dire de conversation, ce qui en flamand n'existait pas.

— Mais ici était la pierre d'achoppement: que prendre pour former cette langue, le néerlandais ou un des dialectes flamands?

— C'est alors que nous voyons surgir trois tempéraments qui par leurs connaissances et leur volonté d'élever le niveau intellectuel du peuple sont arrivés à nous donner des œuvres dignes du grand passé de leur nation. Ernest Schmidt donne coup sur coup « *Het Kindnummer* » (Le numéro pour enfant) et « *Tilly's Tribulaties* » (Les tribulations de

Tilly).

— Suit alors le West-Flamand, Gaston Martens qui réhabilite le dialecte corrigé et plus ou moins transposé. Avec la première à Bruxelles de son « *De Paus van Haegendonck* » (Le Pape d'Haegendonck) en 1919, le théâtre flamand possède enfin le premier événement dans l'évolution de son nouvel essor. Par la suite ce même auteur donne à la scène plusieurs pièces entre autres: « *Het Gouden Jubelfest* » (La fête de cinquante ans) et « *Parochie Vrijers* » (Les amoureux de paroisse).

\*\*\*

Quant au suivant, et non le moindre, c'est précisément Willem Putman.

Ses débuts furent des levées de rideau, « *Het oordeel van Olga* » (Le jugement d'Olga) fut sifflé à cause de son allure antimilitariste, je crois que M. Putman n'en fut pas fâché, car rien de tel pour lancer un débutant. Puis suivent « *Het stille Huis* » (La maison silencieuse) qui fut retouchée dernièrement et « *Mamma's Kind* » (La fille de sa mère).

Pendant le temps où ces jeunes volontés s'efforçaient de créer une scène flamande, le docteur de Gruyter fait un effort immense dans le domaine du répertoire et de la mise en scène.

Ayant formé une troupe et acquis un répertoire, il sillonne la Flandre et donne au grand public les chef-d'œuvres de répertoire international, pièces de Schitzler, Shaw, Jules Romains, etc... mais mieux encore, il porte sur la scène des œuvres flamandes qui jusqu'alors avaient été jugées injouables, tel « *Gudrun* » d'Albert Rodenbach et « *Starkadd* » de Hegenscheidt.

Et voici la première récompense de l'effort donné par les jeunes en la personne de Herman Teirlinck, homme de « *Van Nu en Straks* » qui vient au théâtre. C'est un Monsieur — comme dit Willem Putman dans son français au style rude mais imagé.

Il préconise la formule nouvelle d'un art dramatique, lancée ici sous le nom de « *Gemeenschapkunst* » (Art collectif). Cet auteur qui n'en est pas à ses débuts nous donne trois pièces qui peuvent passer pour une expérience « *De verdraagde Film* » (Le Film au ralenti) qui fut joué en français, ainsi que « *De Man zonder lijf* » (L'homme sans corps) et enfin « *Ik dien* » (Je sers).

En même temps, preuve de la vitalité donnée sous l'impulsion moderne, renaissent des « *Patronages* et des *Rhétoriques* » — le théâtre est en plein renouveau. Ces sociétés s'intéressent spécialement aux décors, à la mise en

scène.

Grâce au promoteur, le notaire Thuysbaert, l'essor commence avec un autre porte-étendard, Henri Ghéon. Jamais cet auteur français ne trouva un tel public. Le terrain était propre au succès car nul pays au monde comme la Flandre ne conserve intacts sa Foi et sa Religion.

Ce mouvement catholique prit une allure inattendue par le fait de Johan De Meester junior, hollandais. Par la suite Johan De Meester enrôlé au *Vlaamsche Volkstoneel*, continue ses expériences dans le sens de Teirlinck et crée un art dramatique populaire; il monte des pièces inspirées de nos légendes par exemple: « *Tyl* » et « *Hallewijn* » de Antoon Van de Velde.

Paul De Mont donne son « *Reynaert de Vos* » « *Smedje smee* ». Cet écrivain écrit en collaboration avec Léon Treich « *Palais Bourbon* » joué à Paris.

Dans ce nouveau genre, Willem Putman donna cette œuvre touchant les fibres les plus sensibles du cœur humain « *Van Twee Koningskinderen* ». Puis dans le style Teirlinck, deux autres pièces, « *De Doode rat* » et sa meilleure pièce, « *Looping the Loop* ».

Nous sommes en 1928. Le théâtre flamand est à son apogée et Wies Moens compare très justement l'évolution du théâtre en Flandre à une courbe dont le point initial est 1922 et le point culminant 1928. A partir de cette date commence le déclin par le fait du retour de l'intérêt au roman.

Résultat: crise de la scène. Mais il est évident que cet événement néfaste est né d'un ensemble de circonstances affligeantes. La mort inopinée du docteur De Gruyter, puis le départ de Johan De Meester junior; ce fut aussi la mort de Verheyen et, dernier malheur pour la scène flamande, « *la scission* ».

Après Johan De Meester, deux groupements se font face. L'un sous la direction de Staf Brugge, le meilleur acteur du V.V.T. Il devint bientôt un groupement politique, antimilitariste et porte à la scène des pièces satiriques contre le régime. L'autre groupe, sous l'égide de Van de Velde est rapidement disloqué.

Situation actuelle. — Attente, ou mieux, entr'acte.

Il faut noter cependant un retour vers le genre réaliste, témoin le succès populaire de Jos. Janssens, auteur du « *Wonder Doktor* » (Le médecin merveilleux).

De plus, sur les scènes d'amateurs des œuvres de Jacques Balinghs. Les grands « *porte-paroles* » se taisent. Gaston Martens s'adonne à la sculpture. Van de Velde fait de la littérature pour enfants. Teirlinck est devenu conseiller privé de S. M. le Roi. C'est une occupation comme une

autre!

Quant à Willem Putman le roman lui sert de passe-crise.

Seul, Paul De Mont tient bon et nous pouvons dire que son « *Willem de Zwijger* » (Guillaume le Taciturne) est la seule grande pièce de l'année. Encore n'est-elle pas complètement réussie. Notons encore un de nos coloniaux, Frans Demers qui avec ses œuvres d'inspiration congolaise, remporte un vif succès; citons entre autres, « *Eva* » et « *De Halfbloed* » (Le Métis).

L'impression de Putman est que le temps d'inertie actuelle est promesse de futures moissons.

« La crise, souligne-t-il, sera utile encore à plusieurs points de vue. D'abord, à relever nos erreurs, parmi lesquelles la trop grande importance donnée à la mise en scène; la trop grande liberté laissée au régisseur qui a trahi nos œuvres et, je suis entièrement d'accord avec Jules Romains quand il dit que « *Rien* » ne vaut la force émotive d'un « *beau vers* ». Nos pièces étaient trop cérébrales, c'est incontestable. Une bonne chose cependant est que l'auteur dramatique a donné au public davantage à voir.

Le spectateur vient au théâtre avant tout avec son cœur et chez nous l'émotion simple manquait.

Où l'on devra revenir, me dit encore Putman, c'est à la double et fondamentale loi de la scène: action intéressante, dialogue vrai.

Ceci acquis, de nouveaux succès couronneront nos œuvres ».

Jos. HELLO.

## Les Editions ÇA IRA

publieront prochainement

Collection « *Poésie* »

POÈMES

par Jean TEUGELS

Collection « *Miscellanées* »

Petite Interview

COLLECTIVE ET RETROSPECTIVE DE LA BELGIQUE LITTÉRAIRE

Collection « *Art* »

GRANDEUR OU MISÈRE

de l'EXPRESSIONNISME FLAMAND

par Georges MARLIER

Tirage limité à 100 exemplaires

sur papier Featherweight, numérotés de 1 à 100 ... à fr. 20.—

LES EDITIONS « ÇA IRA »

62, avenue Cruys, DEURNE-ANVERS

## REVUE des revues

Le Mois. — Un article du Dr Benès sur la « *Position de la Petite-Latente dans l'Europe centrale* ». « *La fin de l'Impérialisme industriel* », par Sir Stafford Crisp. Une étude sur l'économie allemande sous le III<sup>e</sup> Reich qui souligne l'abandon par Hitler de la partie socialiste de son programme. Des études sur le plan Roosevelt, sur les causes profondes de la récente révolution au Cuba, sur le malaise politique et économique en Irlande, sur le conflit Autriche-Allemagne. Bref, une documentation précise et abondante qui justifie la prétention de cette revue d'être une synthèse de l'activité mondiale.

Nous y rencontrons également un article amer d'Arthur Honegger sur « *La situation sociale du compositeur de musique* » dont la conclusion est: *En 1933, plus qu'à d'autres époques, le travailleur intellectuel n'a aucun droit à l'aisance. Par contre, on trouve naturel que tout trafiquant de denrées de première nécessité spéculant sur les besoins humains, sur la faim, ait droit de faire fortune et de la conserver ad vitam eternam.*

Europe. — Poursuit la publication de fragments de l'« *Histoire de la Révolution Russe* » par Trotsky. Au cours des pages publiées dans le dernier numéro, Trotsky après avoir situé l'isolement de Lénine dans son propre parti bolcheviste après son retour de la Suisse, analyse la fermentation révolutionnaire parmi la paysannerie durant les mois précédant la prise du pouvoir par les bolcheviks. Cette lutte qu'eut à soutenir Lénine dans son propre parti et qui devait aboutir à ce que Trotsky nomme le « réarmement du parti bolchevik » tendait précisément à substituer à l'ancien mot d'ordre léniniste « *dictature démocratique* », celui de « *dictature du prolétariat* ».

Bourrée de faits, d'analyses étonnantes d'intelligence et de perspicacité, passionnante grâce à ce don de synthèse prodigieux qui de l'accumulation des matériaux extraits l'idée directrice, d'une lecture que rend facile le style vivant de Trotsky, cette « *Histoire de la Révolution Russe* » s'avère dès aujourd'hui comme une œuvre monumentale.

Dans le même numéro de *Europe*, un conte curieux du roumain Peter Neage, les chroniques signées Jean-Rich. Bloch, P'h. Soupault, Paul Nizan. Signations l'article dur et juste de Jean Guéhenno et destiné à Paul Valéry ainsi qu'une étude lucide du fascisme et de la faiblesse tactique des partis qui le combattent, signée Pierre Géroome.

Nouvelle Revue Française (septembre). Documents sur la révolution cubaine, réunis par G. Ribémont-Dessaignes. Un texte d'Henri Michaux: *Mon Roi*. Les premières pages d'un nouveau roman de Drieu la Rochelle. Cela s'intitule *Le Voyage des Dardanelles*. Céline a passé par là.

La Revue d'Allemagne consacre son dernier numéro au Doct. C.-G. Jung, créateur de la psychologie expérimentale. Outre des extraits de l'œuvre même de Jung, un « *Exposé d'ensemble de la doctrine* » et un parallèle entre Freud et Jung.

La Terre Wallonne. — Un article de Pierre Daye favorable à la reprise des relations avec l'U. R. S. S. *Elie Baussart* situe la position de la démocratie chrétienne vis-à-vis du capitalisme. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet article « *Front catholique anticapitaliste* » particulièrement sévère pour l'oligarchie financière qui, en notre pays, a soumis à son contrôle et l'économie et la politique de l'Etat.

## Les idées et les livres

Jacob WASSERMAN. — *Gaspard Hauser*. (Grasset).

AZORIN. — *Dona Inès* (Labor)

Sylvia TOWNSEND-WARNER. — *Lolly Willowes*. (Plon).

C'est un hasard assez rare de l'actualité qui place ensemble sur la table du critique, ces trois livres que, par ailleurs, rapproche une indéniable parenté de l'esprit.

Mais si je dis cela, je me trouve aussitôt bien empêché, car il n'est pas aisé de définir le sens et la nature de cette parenté. Aussi bien s'agit-il de définir? Justement, nous sommes ici, je le crains, dans le domaine de l'indéfinissable, là où les réalités les plus évidentes cessent brusquement d'avoir cours, où ce qui nous paraissait le plus sûr, perd cruellement son importance et sa valeur pour faire place à ces précaires sentiments, ces obscures prescences, ces révoltantes suppositions du cœur, qui soudain éclatent alors dans une féroce lumière et nous forcent à dire: « *Ah! serait-ce cela le commencement de la vraie vie? Dans ce monde de chaque jour, que nous étions perdus!* »

En somme, voici trois livres frappés de poésie.

Et qu'ils soient de poids inégal, inégalement parfaits, justement cela fait mieux saisir cette

universalité même de l'état de poésie.

Profondes introspectives de Wasserman aux spirales d'une âme perdue, rêves d'Azorin au bord d'un monde presque oublié, incursions brèves et téméraires de Sylvia Townsend-Warner dans les allées qui conduisent à la folie; il y a là un même potentiel magnétique qui aimante l'âme et la retient lâchement captive.

\*\*\*

Je suis venu, calme orphelin,  
Riche de mes seuls yeux tranquilles,  
Vers les hommes des grandes villes.  
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

Qui n'a rêvé sur ces vers de Verlaine, billet de caramel pathétique, confiance à lever le cœur? Gaspard Hauser les avait inspirés à ce pauvre Lélian, son frère perdu.

En ce temps-là l'étrange histoire, vieille pourtant de cinquante années, courait encore par l'Europe. S'en souvient-on autant aujourd'hui?

Au printemps de 1828, on trouve à Nuremberg un jeune homme inconnu. Il meurt d'im-

agination. Et il faut qu'on le recueille. Mais il ne sait ni manger, ni boire, ni parler, ni rire. On vient de l'extraire d'un cachot où pendant dix années il a vécu. On a écrit pour lui son nom: Gaspard Hauser.

Cette histoire, la plus horriblement tragique qu'il soit possible d'imaginer pour une âme, celle de l'homme adolescent jeté tout à coup dans le mystère du monde, Jacob Wasserman, ne l'a pas, non, racontée. Il l'a vécue dans sa chair.

Il est, proprement, il est Gaspard Hauser qui descend dans la vie, qui apprend le goût de l'air, du soleil, des fruits de la terre, des paroles humaines; qui change de prison et voit, aux murailles se substituer les gens avec leurs mains prenantes et leurs yeux; qui s'évade et se trouve face à face avec lui-même, le plus terrible des étrangers.

Gaspard Hauser était fils de prince. Et voici que se profile un crime, le plus riche d'horreur. Mais qu'importe cette mort-ci, au reste, à quelqu'un qui, déjà, connaissait l'autre?

Rêve, monde plus irréel que le rêve, retour de l'enfance, confrontation de la barbarie avec l'intelligence des civilisés: il y a dans ce livre des allées ouvertes sur cent mystères et les plus tragiques qu'il soit donné à l'homme d'entrevoir.

Mais ce qui rend le plus pathétique ce combat de l'ange avec les hommes, et sa chute, c'est que si l'ange est taillé dans une matière de songe authentique, les hommes, c'est de la vie qu'ils sortent, — et la plus saignante. Il y a ici une ou deux villes allemandes toutes vivantes, quelques âmes dont la frappe est celle des plus grands sculpteurs de masques. Je pense à Daumer, à Feuerbach, à la Behold, à ce Lord Stanhope qui paraît être sorti tout brillant, complexe et désiré d'un drame de Shakespeare.

On a dit qu'il y avait du Balzac dans Jacob Wasserman. Et au vrai, des livres comme l'Affaire Maurizius, Etzel Andergast, — prodigieuses fresques d'aujourd'hui, — imposaient cette évocation.

En certaines âmes qui s'y trouvaient passantes, — Marie Kerkhoven, Emma Moineau, — on sentait passer un souffle venu d'ailleurs que de ces terres visibles de tous. Ce souffle traverse le livre de Gaspard Hauser. Et il vous confond.

\*\*\*

On ne trouve pas dans Dona Inès cette émovante cruauté; c'est le rage de mettre à nu jusqu'à la dernière fibre et de la faire, toute saignante encore, vibrer; ce goût d'un au-delà qui colle aux plis de la chair de l'homme.

Pourtant, de ce livre aussi on sort, éprouvant sur ses lèvres, la saveur d'un souffle inconnu.

Inès, Diego, Don Pablo et ses livres, la douce servante Placida, Madrid toute brûlée vive, Segovie aux fantômes, le village au milieu de l'Espagne et de ce mystère qui est l'Espagne, les nuits plus peuplées que de vrais rêves, la noble douceur d'un monde perdu, les allées et venues de la mort autour du cœur, que sais-je?

Exquise noblesse d'un art qui semble ne toucher à rien, qui envahit tout, jusqu'au moindre reflet, jusqu'à la moindre parole; perfection d'une pensée merveilleusement délicate, qui fait songer à la fois à un instrument de précision, à un brouillard très subtil; mirage de la poésie, qui sans cesse se dérobe, sans jamais laisser le cœur.

Paul Vanderborght a placé devant ce livre, le premier d'une collection espagnole que créent les Editions Labor, une préface dont il convient de louer l'élé-gance.

\*\*\*

Jusqu'à quarante ans, Laura Willowes a bien vécu. J'entends qu'elle s'est conduite ainsi que doit le faire une anglaise de bonne race et de nom respecté. Sa sensibilité, l'adoration des sens ont suffi à la contenter. Et il ne semble pas qu'elle ait subi gravement les atteintes du dou-

te métaphysique ou des désirs du corps.

Elle est riche et déjà elle achève sa vie, comme un artiste, inconscient de son art, trouverait une clause à une phrase bien venue.

Mais c'est alors que vient le démon. Et elle commence à fuir les hommes; aussi bien, j'aimerais dire: à se fuir.

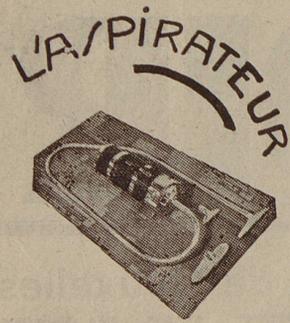
Choc en retour des forces subconscientes, méconnues ou trop bien vaincues et qui guettent la première faiblesse pour réaliser leur vengeance.

C'est un renversement de la vie de cette femme. Solitude, évasion aux lieux les plus pleins de fantômes, primauté de la folie, célébration de rites obscurs, sabbats, don de soi à Satan. A la résumer, on ne peut que tra-hir une telle histoire. Elle est de celles qui, en vérité, ne se jouent point dans les actes des hommes, mais dans leurs sentiments les plus ignorés. Qui n'est une proie toute prête pour les puissances mêmes dont il se croit le plus assuré?

Sylvia Townsend Warner, dans ces opaques régions de l'âme, nous conduit avec une sûreté presque insolente.

En lisant Lolly Willowes je n'ai pu me défendre de penser à la dernière incarnation de Massimo Bontempelli, celle d'Adria, et parfois, au divin Alain-Fournier.

Charles PLISNIER.



**RIBY**

Le seul possédant l'aspiration réglable. — Indispensable pour tapis de haute laine, tentures, coussins, etc.

DEMONSTRATION du 23 septembre au 8 octobre au Salon de l'Alimentation : En permanence au

43, rue de l'Hôpital Bruxelles

Prix de lancement :

**850 frs.**



Les « CŒURETS » combattent avec succès l'hyperacidité, grâce à leurs propriétés absorbantes ; ils activent la digestion, et rendent ainsi d'éminents services dans le traitement des troubles d'origine dyspeptique :

anémies, migraines, insomnies.

En vente dans toutes pharmacies : 12 francs.

## Communication

Les Relèves de la Paix.

Depuis le 17 juillet, des équipes de volontaires travaillent de leurs bras afin de restaurer le « Foyer de la Paix » à Bierville. Ils ont assésé des marais, créé des routes, aménagé des locaux, etc.

Des jeunes gens sont venus de tous pays apporter leur aide fraternelle à ce bon travail dont l'initiateur est Marc Sangnier. Pour le 1<sup>er</sup> octobre, afin de fêter cette collaboration active « Les Relèves de la Paix » invitent tous les pacifistes à assister, le dimanche 1<sup>er</sup> octobre, à la grande « Journée du Travail » qui aura lieu à Bierville.

Les plaidoiries de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi et de M<sup>e</sup> Henry Torrès.

Je viens de lire dans *Germinal* la sténographie du discours de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi. C'est encore, certes, un magnifique morceau d'éloquence, mais comme je déplore que tout le « Rouge et Noir » du mercredi soir n'ait pu être à Wagram, pour goûter en connaisseurs, cette magistrale plaidoirie.

Aussi bien très peu d'entre vous eussent trouvé place dans l'immense salle ; même les membres de la presse éprouvèrent toutes les peines du monde à franchir les multiples barrages du service d'ordre de M. Chiappe et ce n'est qu'à force de jouer des coudes, en exigeant nos droits à cor et à cri, en brandissant nos coupe-file comme une menace que nous parvînmes finalement à nous frayer un passage et à nous hisser jusqu'à la tribune. Y avait-il 5 ou 6 ou 7 mille auditeurs ? Nous n'avions aucune envie de faire le recensement, ayant besoin de toutes nos forces pour résister à la torpeur qui vous envahissait. Même le Corse de Moro paraissait épouvanté par cette chaleur d'étuve. Comme, cependant, il hésitait à « tomber la veste » ce fut un beau concert d'encouragements et d'exhortations amicales. De toutes parts, fusaient des cris à son adresse : « Vas-y, mon vieux. Ne te gêne donc pas ! Fais comme nous, hé ! » Public bonhomme — et combien hétéroclite. Je crois bien que l'*Internationale* fut entonnée en une douzaine de langues. Même l'odorat y trouvait son compte. C'est ainsi que le confrère balcanique qui, près de moi, paraiss-

## Théâtre

AU GALERIES

### Les Vignes du Seigneur

Victor Boucher ne peut donner une série de représentations à Bruxelles sans reprendre *Les Vignes du Seigneur*, de Robert de Flers et Francis de Croisset. On aurait mauvaise grâce à s'en plaindre car cette comédie est assurément fort agréable et Victor Boucher l'interprète en grand comédien.

Nous avons vu bien souvent cette pièce depuis bientôt dix ans que les Galeries la présentent, et chaque fois nous y avons pris un réel plaisir. Tout le monde en connaît le sujet et point n'est besoin, je pense, de le rappeler ici. D'ailleurs, l'histoire de cette mère, qui veut à tout prix devenir une bourgeoise et marier ses deux filles, n'est pas tellement intéressante. Pas plus que l'odyssée de cet impitoyable pochard qui, dans un moment d'ivresse, avoue à son meilleur ami qu'il est l'amant de sa maîtresse. L'intérêt est ailleurs. Il réside dans l'esprit du dialogue, dans l'humour dont les répliques sont empreintes, dans le dessin des personnages, dans les trouvailles scéniques dont la comédie fourmille, et surtout dans l'admirable interprétation que nous en donne Victor Boucher.

Il devient banal de répéter encore avec quelle mesure, quel souci de la vérité, quel naturel étonnant ce comédien joue la grande scène de l'ivresse qui termine le deuxième acte. Tout d'ailleurs chez lui est étonnamment vivant : ses protestations, ses hésitations, ce léger zézaiement qui marque le départ de ses répliques et jusqu'à sa voix douce et presque confidentielle.

Mme Grumbach est une mère qui ne manque pas de bon sens et Suzanne Norbert une jeune fille dont nous avons dit la fraîcheur et le tact. Janine de Vally a repris le rôle de Gisele et Marguerite Daulbois celui de la tante Aline ; toutes deux avec beaucoup de bonheur. Enfin Henri Bonvallet est un amant trompé pourtant fort sympathique et Philippe Janvier un jeune anglais sportif qui plus d'une spectatrice dut trouver à son goût.

### AU PALAIS D'ETE

Voici, pour les amateurs de music-hall, une nouvelle saison qui débute fort bien. Le programme comporte dix numéros des plus variés où le chant et la danse alternent avec l'acrobatie et le jeu des muscles. Le grand orchestre des *Cosaques du Terek* s'est fait applaudir dans plusieurs morceaux de qualité. Le diseur fantaisiste *Paul Nud* mit la salle en joie avec ses couplets comiques qu'il détaille fort agréablement. La troupe *Carlo Medini* présente une série d'exercices acrobatiques très intéressants. Il y eut aussi le numéro qui donne le petit frisson dans le dos et mouille les mains : les *Prince dans leur tourbillon de la mort*. Il faut citer encore le patineur *Harry Blason*, les *Sotomayor* qui exécutèrent quelques danses espagnoles, *Miller et Wilson*, les amusants excentriques américains, et *Raglus* jongleur d'une déconcertante adresse.

Paul Florendas conduit l'orchestre avec bonne humeur.

Marcel DEHAYE.

Le Groupe *Espérantiste de Bruxelles* nous prie de signaler qu'il reprendra ses cours d'Espéranto le lundi 25 septembre, en son local, 4, Grand'Place. Le prix de ce cours, tous frais compris, est de 40 francs.

## L'Eternel Art Nègre

### Mission Dakar-Djibouti

C'est étonnant, cet art nègre qu'on disait mort, comme on l'utilise pour rendre vivant ! Je n'énumérerai plus les expositions d'art colonial qui, depuis 1930, se sont multipliées, toujours bien entendu se corsant de masques et de fétiches congolais. De la dernière, qui s'est tenue à Luxembourg, du 31 août au 11 septembre, un critique aurait pu parler. Il y avait matière à d'intéressantes considérations. Quelques spécimens choisis de sculptures bakuba, des aquarelles « primitives » de Lubaki et Djilando voisinaient avec des imageries hindoues, des ivoires japonais, d'autres réalisations d'un exotisme raffiné. Le parallèle pouvait aider le jugement. Je n'en dirai rien, car j'étais compris parmi les exposants. De telles manifestations indiquent qu'il ne s'agit plus d'une mode, mais d'une assimilation stimulante. Sous prétexte de colonisation, on ne prétend plus enseigner unilatéralement, mais s'instruire, se rafraîchir le goût, accueillir les arts de la brousse, trop longtemps méprisés, à côté des témoignages classiques. Qu'ils ont pratiquement servi la cause de l'ethnographie, les savants eux-mêmes doivent bien le reconnaître.

A ce propos, il convient de signaler le n<sup>o</sup> 2, fascicule spécial, de l'admirable revue *Minotaure* qui s'est proposée de consacrer la majeure partie de ses livraisons à l'étude d'une question capitale touchant à l'activité intellectuelle de notre temps ». Cette fois, ses éditeurs avertis (1) ont réservé le présent volume à la Mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti (1931-1933), dirigée par M. Marcel Griaule. Dans la page introductive qui précède le sommaire, relevons cette clairvoyante déclaration : « Parmi les disciplines actuelles, l'ethnographie est, sans contredit, une des plus importantes. Mise en vogue auprès du grand public grâce à l'engouement qui s'est manifesté ces dernières années pour ce qu'il est convenu d'appeler l'« art nègre », elle fournit d'indispensables matériaux à ces deux grands instruments de la connaissance humaine : sociologie, psychologie, en même temps qu'elle est un des fermentes les plus actifs de l'esthétique moderne. »

Pénétrante de la mélancolie artistique, elle entraîne en dehors des musées et mêlé au plaisir des curieux, une branche assez neuve de la science, par cela même trop scientifiquement pratiquée par ses adeptes. Il est à l'honneur du musée d'ethnographie du Trocadéro et du savant chef de la mission Dakar-Djibouti d'avoir cédé au mouvement, d'avoir répondu à l'appel d'un organe d'information, avant tout, artistique et littéraire, dont le premier cahier offrait du Picasso. Ainsi, par la beauté, le lecteur est initié à la tâche souvent ardue et du rôle hautement humain d'une expédition ethnographique. Celle dont les premiers résultats sont décrits et superbement illustrés dans *Minotaure* traversa le continent noir en sa plus grande largeur du renflement occidental à la côte orientale. A Bangin, elle toucha notre Congo pour pénétrer plus loin dans la région caractéristique des Vele. Un seul documentaire ici, pour cette partie du voyage, mais évocatif de la mode du pays : une femme mangbetone déployant son cache-fesses. On connaît, par la collection du

peintre africaniste Kérel, la variété décorative de ces « culs-de-Paris » en fibres habilement tressées et colorées. Par contre, une abondante illustration pour les colonies françaises et l'Ethiopie. Elle rend l'objet dans son aspect le plus éloquent, l'atmosphère d'un site, selon les procédés d'un photographe compréhensif qui tient compte autant de la valeur des ombres que de l'indiscrétion de la lumière. Ce n'est plus, selon le but périmé d'une ethnographie étroite, le spécimen seulement matériel mais aussi la poésie de l'heure, un coucher de soleil, par exemple, qui prennent place parmi les collections des enquêteurs. On voit le déroulement de leurs recherches, on sent la signification prenante de celles-ci. D'ailleurs, dans son « introduction méthodologique », dont modestement l'auteur attribue l'inspiration à l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, M. Marcel Griaule expose le comportement imposé à son équipe d'informateurs. A chacun d'eux est confié le travail correspondant non pas uniquement à sa spécialité, mais à ses aptitudes natives, à ses dons particuliers, bref à son sens « artiste ». Voilà une originalité dont se défendait vivement l'ethnographie première école, d'où le peu de cas qu'il faisait de l'imagination et le mortel ennui de ses observations. Dans l'existence des peuples dits « primitifs » l'imagination actionne la réalité. C'est bien ce que nous éprouvons en sublimant une aventure par un poème, ou un paysage par un tableau. La raison isolée ne suffit pas à rendre compte d'une humanité aussi mystérieuse que le monde noir et la sensibilité doit s'adjoindre aux qualités d'un véritable ethnographe. La reconnaissance de l'art nègre témoigne qu'elle n'est plus absente de ses moyens d'investigation.

Et c'est ce qui confère à ce numéro de *Minotaure*, rempli de masques et de peintures, une importance indéfinissable. Il le fallait souligner en ces colonnes, où l'esthétique des Noirs a mérité fréquemment les feux croisés de discussions vibrantes et instructives.

Souhaitons que le dossier nouveau versé au débat, retienne l'attention d'un plus large auditoire encore.

G.-D. PERIER.

(1) Albert Skira directeur-administrateur, et E. Tériade, directeur artistique.

## CARREFOUR

5, Place Madou, 5

Le premier film parlant Yiddisch

## Oncle Moses

d'après l'œuvre du grand écrivain juif SNOLOM ASCH avec le meilleur acteur juif MAURICE SCHWARTZ

Places de 4 à 10 francs

Syndiqués (sur présentation de leur carte) 7 frs  
Chômeurs id. id. 2 frs

# LETTRÉ DE PARIS

## Qui a incendié le Reichstag ?

sait vouloir exorciser à grands gestes l'*Internationale* en hurlant d'un air furibond : « Vive la France ! Vive la République ! » remplaçant mélodiquement le v par par des f, les b par des p, tandis que toute sa fougue en nage dégageait une singulière odeur, une odeur de fauve et d'écurie. Je l'ai encore dans le nez, mais que n'eût-on supporté pour entendre M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi en une telle occasion ?

\*\*\*

Je m'étais proposé d'analyser ici la « manière » de M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi. Hélas ! c'est impossible en quelques lignes. Voici, pourtant, de brèves annotations qui vous donneront peut-être une idée approximative de ce que fut cette plaidoirie.

... Exorde très faible... Précautions oratoires superflues... La voix, inutilement pathétique au début, cherchait son « creux » dans l'acoustique ; elle trouva bientôt son « support » sur les e muets à la fin de certains mots. Moro n'est sorti tout à fait de ces tatonnements qu'au début de la narration oratoire. Le récit de l'incendie fut un modèle du genre. « Le récit de Thérémène », me soufflait un confrère. J'y pensais aussi, mais sans aucune ironie, je vous prie de le croire. Quelle concision et quelle rapidité elliptique ! A partir de cet instant, le rythme se fera « souverain ». Phrase montante équilibrant à merveille la phrase

descendante, on songeait par instants aux périodes les plus classiques de Bossuet (« Celui qui règne dans les cieux... »). Jamais, à ma connaissance, orateur ne disposa d'un rythme à la fois si ample et si cadencé et ne l'adaptait aussi parfaitement au « fond ». Il faut l'avoir entendu prononcer, blème et penché sur le micro, l'apostrophe magnifique, qui fut, à mon sens, le point culminant du discours : « Mes confrères allemands, je souhaite que vous entendiez ma voix ; je vous plains d'exercer un métier qui réclame l'indépendance et la noblesse, dans un régime de terreur ; le devoir ne vous est pas facile ; la porte de l'héroïsme vous est ouverte ; aurez-vous le courage de la franchir ? » Aussi quelles ovations, qui reprirent de plus belle quand Moro poursuivit : « Ecoutez-moi ; vous qui portez la même robe que moi. Notre métier est le dernier des métiers ; nous devons en rougir devant le charlatan qui vend son laurier, lorsque nous avons peur, lorsque derrière la robe noire, symbole de notre courage et de notre liberté, ne bat pas un cœur capable de braver la mort ». Ah ! celui qui trouve de tels accents pour traduire la flamme intérieure qui le brûle, celui-là est un maître, et l'éloquence reste toujours l'art suprême. Ce fut une de ces minutes qui vibrent dans la mémoire jusqu'à la dernière heure et qui mettent dans l'âme des réserves de force

et d'enthousiasme pour les jours vides, les mornes périodes sans espoir et sans amour. C'est cela, l'éloquence, c'est cela et rien d'autre : une à une entraînant une multitude d'âmes vers les sommets et dans la lumière où elles se retirent.

Ce qu'il est impossible de rendre, c'est la voix, la mimique, l'ardeur contenue du geste. On a déjà dit que, si Moro-Giafferi n'était devenu un grand avocat, il eût été un grand tragédien, et c'est vrai. Mais aussi quel travail préparatoire invisible, qui, loin de gêner l'inspiration, lui permet de se déployer à l'aise, dans toute sa plénitude ! Métier sans félicité.

Après sa péroraison, qui atteignit réellement au sublime, brisé par l'effort fourni durant une heure trois quarts (ceux qui ont l'habitude de la tribune savent ce que cela signifie) et vaincu par la chaleur, M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi eut un commencement de syncope, mais les acclamations interminables (tout le monde était debout et j'ai vu des auditeurs grisonnants envoyer des baisers à l'orateur !) eussent ranimé un mort. Puissent-elles avoir relevé les courages défaillants en Allemagne ! Quant à nous, nous avons encore dans l'oreille l'incomparable imprécation :

« Mais, si cette éventualité ne se produit pas, si les juges, dans une contradiction qui les déshonore acceptaient à la fois la thèse

## A propos de LADY LOU

### Les images transparentes

Le cinéma a controué, dans la plus large part, à substituer l'érotisme à l'amour.

Jean-George AURIOL.

Il y a belle lurette que les producteurs, réalisateurs et autres l'ont compris, ou sinon compris, pressenti : le cinéma, plus que tous les autres moyens d'expression, va droit aux sens, et ne touche l'esprit (s'il le touche, ce qui est rare) qu'à travers eux. D'où le succès justifié de ces films où une certaine intensité de vie compense la prudente apathie des spectateurs : films d'épouvante, films gangster.

Sadique, ou simplement perverse, lorsqu'il s'agit de ces bandes où la violence la plus gratuite intervient sans cesse (fusillades de *Scarface*, massacres inutiles du *Signe de la Croix*), masochiste lorsqu'une savoureuse terreur vient le frapper dans son fauteuil, le plaisir que ressent l'honnête homme au spectacle de ces films qu'il hérite d'un secret amour, est d'ordre érotique. Un érotisme d'autant plus sûr que, s'il vient à s'afficher sans contrainte, l'indignation l'accueille où une gêne qui en dit long : silence terriblement significatif des spectateurs aux scènes capitales d'*Extase* ou d'*Erotikon*, ou encore de la *Femme au Corbeau*, lorsque Mary Duncan ranimait de son désir en collant le corps à demi-mort de l'homme qu'elle aimait contre sa chair brûlante ; l'un des moments les plus lourds du cinéma.

Certaines petites filles vicieuses trouvent leur plaisir au spectacle de courses de taureaux. Plus il y a de sang répandu, plus le plaisir est intense. Et quand je dis « petites filles »... L'on sait par ailleurs l'attrait irrésistible qu'exerce sur le public féminin les combats de boxe, et autres exécutions capitales. Ainsi au cinéma : j'ai connu une jeune femme qui vit *Fièvres*, qui l'ennuyait, jusqu'à trois ou quatre fois, parce qu'y figurait une bataille entre Bancroft et W. Russel, modèle du genre.

Qui me suggère que le sadisme pourrait bien être le fond de ce miroir de douceur et de pureté qu'est l'âme de la femme ? A moins qu'il ne s'agisse là plus simplement, d'un désir refoulé de vengeance contre l'homme, l'homme qui, en prenant, tue (que l'on m'entende).

Pour lui, le pauvre, lui que n'éfrâie pas l'aveu de son goût pour les belles images nues, la tentation surgit, multiple, à chaque pas.

Sourire si rare, tristesse plus précieuse encore de la Carbo. Voix de Marlène, rauque et sourde comme un appel (ses cuisses, dans l'*Ange Bleu*, et que, depuis, nous refusons un incompréhensible désir de pudeur et de Grand Art). Sourire de Sylvia Sydney, bouche de Glenda Farrell, seins de Carole Lombard (non, je ne m'emballe pas...) « En sont-ils arrivés, se demande J.-G. Auriole en songeant aux spectateurs vaincus par le sortilège des images, à imaginer l'amour au lieu de le faire ? » Je ne pense pas. Mais ce dont je suis certain, c'est que l'amour qu'ils font est loin, très loin de celui qu'ils imaginent, dans la nuit transparente de la salle obscure.

Et c'est peut-être ça, la poésie.

\*\*\*

Mae West. Cette femme extraordinaire, belle comme un mirage, riche des millions qu'elle a gagnés avec son corps, avec ses yeux, avec sa voix, et qui, avec une magnifique impudeur, joue à raconter sa vie, nous l'attendions non sans une fébrile impatience.

Et nous n'avons pas été déçu. Ce corps de quarante ans, modelé par l'amour, cette bouche faite pour le baiser, ces yeux où brille tout le désir du monde, cette voix, surtout, plus troublante que celles, ensemble, de Marlène et de Connie Boswell, nous les avons vus et entendus.

Que Mae West joue mal, — ou, plutôt, ne joue pas. Que son film soit en lui-même sans grand intérêt. Que l'anachronisme de ces chansons splendides blessent les amoureux du vrai, c'est fort possible. Cela importe peu (mais oui...)

Ce qui importe, et dussé-je encourir ici la malédiction des amis du cinéma, c'est que Mae West se livre à nous, dans l'enchantement de sa marche de bel animal, de sa voix à laquelle je défie bien n'importe qui de rester insensible, de la sensualité magnifiquement libre qui vibre dans chacune de ses paroles.

G. D.

## Revue des films

### UN MAUVAIS GARÇON

de Wesley Ruggles

Où comment une petite bourgeoise de province, romantique et sentimentale, parvient à faire d'un mauvais garçon sympathique un mari à sa taille, c'est-à-dire honnête, travailleur, et, pour tout dire, incurablement nul.

La splendide Carole Lombard (à qui va mal ce rôle fait, semble-t-il, pour Madame-Madeleine-Renaud-de-la-Comédie-Française) et l'insupportable Clark Gable, sont les héros de cette triste histoire, que traverse le visage de l'inoubliable Dorothy Ma-kail.

### 600.000 FRANCS PAR MOIS

de Léo Jannon

Dans la version muette (avec Koline) cela pouvait passer. Avec Biscot, et parlant, c'est proprement insupportable.

A croire (mais qui doute encore ?) que les spectateurs trouvent un plaisir sadique à être pris pour un tas d'imbéciles.

### FAUT REPARER SOPHIE

d'Alexander Ryder

Même remarque.

### L'ABBE CONSTANTIN

Les producteurs savent ce qu'ils font en secouant la poussière des « chefs-d'œuvre » d'hier.

Aujourd'hui, c'est *l'Assommoir*, *l'Abbé Constantin* et le *Maître des Forges*. Ce sera, demain, les *Malheurs de Sophie* ou pis.

Ce qui ne laissera pas de combler d'aise le public des dames canoniques, le plus cher au cœur des directeurs de salle. D.

hâte la Belgique pour se réfugier en Angleterre, chez son ami, le député conservateur sir Lamp-ton.

Certes, la prudence est mère de la sûreté », mais il ne faudrait point pourtant qu'elle prenne des allures de vieille femme en proie à des visions.

Que signifient ces photos qui représentent Einstein en bras de chemise et lisant son journal, tandis qu'à côté de lui deux garde-chasse tiennent de menaçants fusils ?

Voudrait-on ridiculiser l'inventeur de la loi de la relativité ou le faire passer pour un superfouisseur qu'on ne s'y prendrait pas autrement.

Les hitlériens doivent bien rire de tout ce luxe de précautions pour des menaces proférées sans doute par l'un ou l'autre fumiste, à moins qu'elles n'aient été forgées de toutes pièces par la police politique dans un but évident...

\*\*\*

### Un peu de cran ne mes-sied pas...

Combien nous préférons, quant à nous, l'attitude calme — et crâne — d'un de Moro-Giafferi qui, ayant reçu des lettres de menace, se bornait à déclarer au meeting de la Salle Wagram :

« Qu'ils sachent seulement que j'appartiens à une race qui venge ses morts. »

Il est vrai que de Moro-Giafferi ne venait pas de conseiller vaillamment aux objecteurs de conscience de se préparer à se faire massacrer sur les champs de bataille.

JANOTUS.

### Du sang-froid, s. v. p...

Einstein est, paraît-il, menacé par la Sainte Vehme. Nous disons : « paraît-il », parce qu'il convient de se méfier de tous les bourrages de crâne...

Et voici qu'Einstein quitte en

# Le ROUGE et le NOIR

## Histoire d'un duel

(Suite de la première page)

Le jour venait de se lever et il faisait froid pour tous ceux qui avaient peu dormi; les autres grelotaient en mesure. Zacher ajusta son monocle, mais le retira en constatant que ceux qu'il s'agissait d'intimider n'étaient pas encore là. Ils furent rejoints par Zampi et deux de ses amis qui portaient les armes; en approchant, Zampi fit un geste que seuls Erich et Köllner surprisrent.

Puis Chanterden arriva entouré de ses témoins; il s'immobilisa à une cinquantaine de mètres de l'autre groupe; les adversaires se saluèrent de loin, fort cérémonieusement; ils avaient conscience de saluer tous deux ensemble un événement qui les dépassait, qui leur avait été offert mais dont ils seraient seuls à assumer les frais.

Les véritables groupes n'étaient d'ailleurs pas ceux que les rassemblements constituaient. Il se formait malgré les distances et par dessus les têtes de ceux qui ne connaissaient que l'ensemble simplifié du programme, un réseau invisible d'initiés: un peu plus loin, dissimulée dans une rue adjacente, se trouvait une petite auto que presque personne ne remarquait.

Entretiens, trois taxis emmenèrent tout le monde vers le Bois où un endroit particulièrement favorable avait été, la veille, repéré près du champ de course.

Tout ce programme minutieux s'était réalisé de façon telle que, soudain, une réalité supérieure domina; tous, l'espace d'une seconde, furent émus; ils eurent peur et se demandèrent s'ils n'étaient pas eux-mêmes, les joués des deux adversaires, enchaînés par un pacte inconnu des autres.

Le directeur du combat mesura les pas; Chanterden, d'une voix étranglée, constata que les pas étaient bien courts; son angoisse était telle, que plus personne ne douta, qu'en ce qui le concernait, la mystification restait entière.

Pour essayer les armes, Zampi prit un des pistolets et le déchargea contre un arbre.

A ce moment, la petite auto stoppa près du groupe; tous avaient été absorbés par les préparatifs et personne n'avait remarqué son arrivée. Deux hommes en descendirent, s'avancèrent rapidement vers les assistants et exhibèrent une carte que nul ne s'avisait de vérifier:

— Police, dit l'un d'eux, que personne ne bouge.

— Mais nous ne vous avons pas appelés, remarqua Lulu,

nous réglons en ce moment une affaire d'honneur.

— C'est précisément ce qui nous amène, répliqua l'un des intrus, vous ne contesterez pas qu'il y ait flagrant délit. Où sont les belligérants?

— Voici, dit Chanterden, qui sortait enfin de son cauchemar.

— Où est l'autre?

Zacher, qui se dissimulait de son mieux, ne tarda pas à être repéré; subitement inquiets sur les suites de l'affaire, tous deux avançaient lentement.

— Plus vite, fit le policier et, s'adressant à Zampi: Quant à vous, nous ne vous emmenons pas, mais vous êtes invité à vous tenir à la disposition de la justice. Montez dans la voiture, dit-il, à Chanterden, qui obéit de bonne grâce.

Comme Zacher hésitait:

— Montez à côté de votre ami, ajouta-t-il.

La grandeur du péril disparue, Chanterden et lui se regardaient de nouveau avec toute la haine qu'ils se devaient l'un à l'autre; tant d'héroïsme pour en aboutir à se serrer à quatre dans une voiturette qui ne comprenait que trois places.

Dès qu'ils furent partis, Köffin rassura tout le monde: ils avaient complété la farce par l'intervention de deux faux policiers entre les mains de qui se trouvaient désormais le sort des deux antagonistes.

Seul, Erich était déçu: il s'avérait que la vraie police qu'il avait prévenue à l'insu de tout le monde, arriverait trop tard.

L'histoire ne s'arrête pas là; conduits à trois lieues de là, dans une petite auberge, Zacher et Chanterden furent invités à ne pas bouger et attendre l'arrivée de la gendarmerie. Il ne leur vint pas à l'idée de s'en étonner; deux heures durant, ils arpenterent, chacun de son côté, l'étroite pièce où ils n'étaient pas enfermés, démunis d'argent et de tabac — on leur avait tout pris —, assaillis par une faim éblouissante, ils étaient plus faibles, plus désarmés que Robinson et si parfois des soupçons envahissaient l'un ou l'autre, aucun ne voulait se décider à parler.

Puis, ils comprirent... d'autant mieux que leur besoin de fumer dépassait toute contrainte et nivelait tous desirs.

Zacher, le moins humilié des deux, proposa à Chanterden de lui offrir une cigarette; celui-ci crut comprendre qu'il allait en recevoir une, et sourit.

Les ennemis se reconcilièrent. Puis, à pied, cette fois, ils refirent la longue route qui leur était devenue méconnaissable.

Ernst MOERMAN.

## EINSTEIN revu et corrigé

(Suite de la 1<sup>re</sup> page)

Les gouvernements peuvent réaliser la paix, en faisant des traités convenables, en traçant des frontières convenables, en reconnaissant à chaque peuple le droit à la vie, en convenant que la dernière guerre fut une erreur collective et non celle d'un seul pays, en un mot en construisant la paix plutôt qu'en préparant la guerre.

Voilà ce qu'il faut faire et rien de plus: les gouvernements, réaliser la paix; les peuples, boycotter la guerre.

C'est simple à comprendre, mais il se fait qu'aucun gouvernement n'ayant jamais très réellement songé à faire une juste paix, un peuple — l'Allemagne — en a subitement marre, exige sa part de terre et de soleil, et menace de la prendre. C'est bien fâcheux, sans doute, mais entre nous c'est fatal (1).

Alors, que faire?

Mais la seule chose qui soit à faire et qu'on ne fait pas, qui depuis quinze ans devrait être accomplie: LA PAIX.

La paix! la paix! la paix!

Or ça, c'est l'œuvre des gouvernements, et non la nôtre.

Mais si ces messieurs ne veulent pas faire la paix ou ne le savent, ce n'est pas une raison pour que les pacifistes s'avisent de faire la guerre.

Une guerre qui, pour être la toute dernière des dernières, n'arrangerait rien quand même, ne l'oublions pas.

C'est pourquoi les pacifistes auront raison de rester pacifistes, avec Einstein hier, malgré Einstein demain. P. F.

(1) L'hilérisme n'a rien à voir là-dedans. Il ne fait que donner à tout ceci une forme particulière. Et il ne convient pas que les excès nazistes, l'antisémitisme et les autres nuisances du régime hitlérien aillent servir demain à justifier une guerre! Que les bons apôtres qui s'indignent si fort et si vite de ce qui se passe au delà du Rhin s'inquiètent un peu aussi de ce qui se fait au Maroc, en Indochine ou au Congo.

Les efforts qu'ils entreprennent pour se souvenir de leur agitation passée furent vains; ce qu'ils savaient, enveloppait la semaine écoulée d'un délire où ils ne pouvaient plus se hausser.

Leurs nerfs détendus pendaient en eux de toutes parts; ils se mélangeaient, parfois, provoquant des courts-circuits et enveloppant leurs deux corps, isolés du reste du monde, de vertiges nauséux.

Ils arrivèrent exténués, mais sans un murmure; ils furent accueillis comme des champions.

Ernst MOERMAN.

## Le journal français LE TEMPS s'occupe de la jeunesse belge

Le numéro de septembre de la revue Esprit du Temps vient de paraître. Il contient d'excellentes choses et nous y reviendrons. Pour l'instant détachons les commentaires qui suivent et que nous faisons nôtres, à propos de l'enquête sur la jeunesse menée par le puissant organe du Comité des Forges:

Le 19 juillet, le journal parisien Le Temps a commencé à publier les résultats d'une enquête sur la jeunesse des différents pays.

La réponse de son correspondant belge, Georges-A. Detry, a paru les 11 et 13 août.

Son auteur qui est un journaliste précis et sérieux, a-t-il été bousculé par l'approche des vacances?

Après avoir signalé que le matérialisme a été le trait dominant du caractère belge au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, il annonce comme une nouveauté que le matérialisme a dominé toute la période de 1919 à 1933.

Voilà qui sent la hâte.

Et nous nous étonnerions de la plupart des conclusions si une invraisemblable insuffisance de documentation ne les expliquait pas, en partie du moins.

M. Detry connaît un mouvement de gauche: Equilibre et un autre de droite, l'Esprit Nouveau. Il cite aussi le jeune Barreau de Bruxelles.

N'a-t-il jamais entendu parler de Prospections qu'Esprit du Temps continue et développe?

Ignore-t-il le Rouge et le Noir, journal hebdomadaire et tribune? Et la Nouvelle Equipe?

Notre confrère écrit:

« Depuis la guerre, les conflits d'idées se sont effacés devant les préoccupations matérielles. Sauf sur le terrain linguistique, la jeunesse n'a pas engagé de campagne de nature à entraîner l'opinion. »

Quelle injustice!

Dans l'ordre de la propagande intellectuelle, pour l'indépendance et la renaissance de l'esprit l'Art Libre et la Lanterne Sourde ont réalisé une œuvre à laquelle l'étranger a été sensible et on nous permettra de ne citer, à titre d'exemple, que ces deux expériences bruxelloises.

Alors que Sélection conquerrait une place importante pour la jeune peinture flamande, le quatuor et le groupe Pro Arte se signalaient dans le lancement international de la musique nouvelle et l'hebdomadaire 7 Arts jouait un rôle sérieux dans le succès européen de l'architecture fonctionnelle.

Si les différentes formes du Disque Vert ont manqué de continuité, sinon de grandeur, le premier hebdomadaire de poésie Le Journal des Poètes a étonné l'élite internationale et un grand journal littéraire de Paris n'a pas hésité à classer au tout premier rang, notre jeune poésie. Arrêtons-nous et excusons-nous de limiter ainsi notre argumentation.

M. Detry constate:

« Il n'y a guère que dans l'industrie, la finance et le commerce que l'on trouve des « jeunes » de grande valeur.

Car ce sont sans doute les « intellectuels » et les artistes qui sont la faute du chômage et de la surproduction.

## Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

## Réouverture

le mercredi 4 octobre en la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée: 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

Toutes les séances sont publiques. Une enceinte spéciale est réservée aux abonnés. L'abonnement est personnel. Il donne accès à toutes les séances. La saison 1933-1934 prend fin au mois de juillet. Le prix de l'abonnement est de 75 francs pour toute la saison. Ce prix est ramené à 60 francs pour les abonnements dits de famille (et ce à partir du 2<sup>e</sup> abonnement: même nom, même rue, même adresse). On s'abonne en versant la somme correspondante au C. C. P. 1713,61 (Pierre Fontaine, Bruxelles)

### PREMIERE SEANCE

Mercredi 4 octobre, à 20 h. 30.

### Le docteur Pierre Vachet

de l'Ecole de Psychologie, de Paris, l'auteur de *La Pensée qui guérit*, *L'Inquiétude sexuelle*, *Remède à la vie moderne*, *L'énigme de la femme*, *Lourdes et ses mystères*, etc., ouvrira le débat sur:

### Que penser des apparitions de Beauraing?

Programme détaillé la semaine prochaine.

### DEUXIEME SEANCE

Mercredi 11 octobre, à 20 h. 30

### M. Paul Ruscart

ouvrira le débat sur

### Faut-il être philosémite ou antisémite?

Les Juifs ont-ils leur part de responsabilité dans l'antisémitisme? Y a-t-il un racisme et un impérialisme juudaïques? Valent-ils mieux que l'impérialisme et le racisme d'Hitler? Devons-nous les combattre? Y a-t-il lieu d'établir une discrimination entre les Juifs? Est-ce leur rendre service que de les « adopter » en bloc? Qui ou non, la question sociale existe-t-elle chez eux aussi ou doit-elle être subordonnée à la question de la race? Avec ou contre les exploités juifs? Qu'en pensent les chrétiens? et les juifs exploités par leurs propres coreligionnaires?

Pour suivre dans un ordre non encore établi:

1. LE PROCES DES INCENDIAIRES DU REICHSTAG.
2. Y A-T-IL UN SCANDALE DE LA T.S.F. EN BELGIQUE?
3. LE REFUS DE SERVIR est-il un moyen efficace pour empêcher la guerre?
4. LE VRAI VISAGE DE L'U. R. S. S.
5. QUE PENSER DES MOUVEMENTS DE JEUNESSES? J. O. C. — J. G. S. — J. G. L. — J. C.
6. LES ORATEURS POLITIQUES DEVANT LA JUSTICE.

### Abonnez-vous sans tarder

en versant 75 francs au C. C. P. 1713,61 (Fontaine)

## COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

000 Nous lisons dans Toute l'Édition:

Rien de nouveau sous le soleil. — Il y a trois cents ans, Bacon écrivait dans son livre sur l'Avancement des sciences:

« La grande quantité des livres qui voient le jour donne plutôt l'impression de superflu que de pénurie; cependant, il ne s'agit pas de remédier à cet excès en ne produisant plus de livres, mais en produisant une plus grande quantité de bons livres, lesquels, ainsi que le serpent de Moïse, dévoreront les serpents des magiciens. »

On met les mêmes et on recommence.

000 On nous annonce que l'édition allemande des *Contes Drôlatiques* d'Honoré de Balzac a été interdite et confisquée en Prusse.

Sans commentaires...

000 La baisse des revenus de la fondation qui alloue le Prix Nobel de littérature aura pour conséquence que le lauréat de cette année ne touchera que 789.000fr. au lieu de 795.000 francs les années précédentes.

La crise sévit avec rigueur...

000 Les *Nouvelles Littéraires* nous apprennent que 564 Immortels ont siégé à l'Académie Française depuis sa fondation. Parmi cette avalanche d'Immortels combien en connaissez-vous qui ne soient point morts?

000 Notre collaborateur A.-C. Ayguesparse consacre dans *Esprit du Temps* un article enthousiaste à la nouvelle revue

de Poulaille et ses camarades: *Prolétariat*.

« Toute la tragédie de notre époque — écrit-il — c'est qu'elle oblige l'homme à choisir entre plusieurs conceptions du monde dont on ne sait pas laquelle l'emportera. » Mais Poulaille ne veut pas qu'il y ait des doutes parmi les ouvriers. Le prolétariat doit posséder sa culture propre et stable.

« Avec *Prolétariat*, il apparaît bien que Poulaille ait axé le mouvement de la littérature prolétarienne sur les forces nouées au cœur de la classe ouvrière. »

000 Bien que plus obscur et décomposé encore que du Valéry pur, l'essai de M. Jean Wahl: *Sur la pensée de Paul Valéry*, paru dans la *Nouvelle Revue Française*, ne manque pourtant pas d'originalité. Il aura la chance de plaire à certains esthètes raffinés.

« Valéry — dit M. Wahl — fait partie d'un mouvement où nous voyons aussi Gide dont la figure se dessine de mieux en mieux, en pleine lumière par

lui-même d'abord dessinée, et le grand Claudel. Tous trois au début nourris de Mallarmé.

000 La *Revue Nationale* (de Belgique) adresse une lettre ouverte à M. Léon Degrelle (de Rex) afin de désavouer le directeur-dictateur coupable du « renflement partiel du Rouge et Noir qui est en grande partie votre œuvre » (sic!).

Et pan! En chœur, lecteurs, riez...

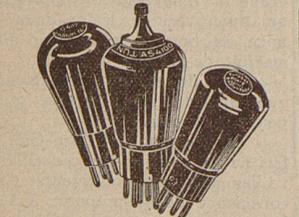
000 Monde publie quelques extraits d'un livre de M. Jacques Sahel *Sabre au clair*, à paraître prochainement. Voici un passage extrêmement significatif:

« A la veille d'une attaque qui semblait inopportune, le Président de la République insista au cours du repas auprès du général pour retenir sa décision. Les ministres qualifiés avaient déjà, au Conseil, par leur pusillanimité, énervé le général. Aussi, quand M. Poincaré lui demanda si cette fois toutes les mesures nécessaires avaient bien été prises pour limiter les pertes et

assurer le succès, Joffre répondit-il simplement de cette voix que je décris plus haut: « Monsieur le Président, en cas d'échec, je vous demanderai la permission d'aller me faire tuer à la tête de mes troupes. »

... ..

A la vérité, cette attaque n'eût pas le succès escompté. Nos troupes ne purent atteindre la tranchée ennemie et subirent des pertes sévères, mais celles des Allemands furent, d'après le communiqué, plus considérables. »



### TUNGSRAM

nuels ou intellectuels peu fortunés sont étouffés sous la botte hitlérienne. Une bonne documentation et des photos extrêmement intéressantes rehaussent la valeur de ce fascicule.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES

LISEZ:

### Guanabara

poème du Brésil par Paul PALGEN

### Dona-Inès

par AZORIN

de l'Académie espagnole Traduction G. Pillement (Edit. Labor)

A.H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL.